



Corona benignitatis anni Dei

Paul Claudel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Corona benignitatis anni Dei

J'ai surgi et je me suis réveillé, je suis debout et je commence avec le jour qui commence!

Mon père qui m'avei engendré avant l'Aurore, je me place dans Votre Présence.

CORON A BENIGNITATIS

Mon cœur est libre et ma bouche est nette, mon corps et mon esprit sont à jeun.

Je suis absous de tous mes péchés que j'ai confessés un par un.

L'anneau nuptial est à mon doigt et ma face est nettoyée.

Je suis comme un être innocent dans la grâce que Vous m'avez octroyée.

Que Vous demander, qui ne pouver me donner ce qui n'est pas à Vous!

Cette pièce d'or marquée du nom de César et cette parole en qui je plaise à tous.

Mais je vais avoir le soleil même, j'ouvre les bras à votre dimension.

Je regarde au plus haut du ciel un point d'or comme au jour de votre Ascension.

J'accepte ce monde tel qu'il est et je n'ai rien à y changer.

Seigneur, donnez-moi seulement Vous-même et c'est assez .

Superposez^ aux Six jours le Septième que Vous Vous êtes réservé.

Ah, ce n'est point Samedi, c'est Dimanche, et le coup de la première messe va sonner !

Lucifer brille tout seul au milieu de l'Orient désert et nouveau.

Le coq chante et Marie-Madeleine se bâte vers le tombeau.

Diamant de l'air qui éclôt! naissance du jour réel!

Vous arrivez^ à la fin, matin de mes noces éternelles !

Le temps est court et le soleil sera levé dans un moment.

C'est pourquoi, ce que nous avons à faire, faisons-le incessamment.

Comme le prêtre grave et prompt qui se recueille et s'habille pour le Saint Sacrifice,

Armons-nous sans hâte ni délai pour cette part qui est de notre office.

Comme un homme qui vient d'être fait, comme une invention toute neuve et intacte,

Toute puissance en moi a son objet et toute prière est un acte.

Dieu qui êtes Un seul en Trois Personnes, Relation sur qui le Christ est en croix,

Verbe en qui tout est parole, ce que Vous dites, je le crois.

Vous êtes la Parole donnée et clouée de clous de fer .

Le Titre en qui j'ai mis mon Espoir, je le fais de mes deux bras ouverts!

Je suis le doigt sur Votre plaie, je suis la main à Votre cœur même.

Vous qui êtes le Tout-Puissant, Vous ne pouvez empêcher que je Vous aime.

Que le rite prompt s'accomplisse en qui je communique à Votre éternité.

Rien n'est trop court pour cet instant de Dieu en nous qui ne peut être divisé.

Gardons ce serment entre nous! scellez-moi de peur que je ne me dissipe.

Humanité de Dieu sur ma langue, consignez mon cœur et mon principe.

En ce Septième Jour que Vous fîtes, Seigneur, Quel est Votre repos, si ce n'est dans mon cœur ?

CHANT DE L'EPIPHANIE

En ce petit matin de l'An tout neuf, quand le givre sous les pieds est criant comme du cristal,

Et que la terre en brillant, future, apparaît dans son vêtement baptismal,

Jésus, fruit de l'ancien Désir, maintenant que Décembre est fini,

Se manifeste, qui commence, dans le rayonnement de l'Epiphanie.

Et l'attente pourtant fut longue, mais les deux autres avec Balthazar

A travers l'Asie et le démon cependant se sont mis en marche trop tard

Pour arriver avant la fin de ce temps qui précède Noël,

Et ce qui les entoure, c'est déjà le Six de l'Année nouvelle !

Voici l'étoile qui s'arrête, et Marie avec son Dieu entre les bras qui célèbre !

Il est trop tard maintenant pour savoir ce que c'est que les ténèbres !

Il n'y a plus qu'à ouvrir les yeux et à regarder,

Car le Fils de Dieu avec nous, voici déjà le douzième jour qu'il est né !

Gaspard, Melchior et le troisième offrent les présents qu'ils ont apportés.

Et nous, regardons avec eux Jésus-Christ, en ce jour, qui nous est triplement manifesté.

Le mystère premier, c'est la proposition aux Rois qui sont en même temps les Sages.

Car, pour les pauvres, c'est trop simple, et nous voyons qu'autour de la Crèche le paysage

Tout d'abord avec force moutons ne comporte que des bonnes femmes et des bergers

Qui d'une voix confessent le Sauveur sans aucune espèce de difficulté.

Ils sont si pauvres, que cela change à peine le bon Dieu,

Et son Fils, quand Il naît, se trouve comme chez Lui avec eux.

CORON A BENIGNITATIS

Mais avec les Savants et les Rois c'est une bien autre affaire !

Il faut, pour en trouver jusqu'à trois, remuer toute la terre.

Encore est-il que ce ne sont pas les plus illustres ni les plus hauts,

Mais des espèces de magiciens pittoresques et de petits souverains coloniaux.

Et ce qu'il leur a fallu pour se mettre en mouvement, ce n'est pas une simple citation,

C'est une étoile du Ciel même qui dirige l'expédition,

Et qui se met en marche la première au mépris des Lois astronomiques

Spécialement insultées pour le plus grand labeur de l'Apologétique.

Quand une étoile qui est fixe depuis le commencement du monde se met à bouger,

Un roi, et je dirai même un savant, quelquefois peut consentir à se déranger.

C'est pourquoi Joseph et Marie un matin voient s'amener Gaspard, Melchior et Balthazar,

Qui, somme toute, venant de si loin, ne sont pas plus de douze jours en retard.

Mère de Dieu, favorablement accueillez ces personnes honnêtes

Qui ne doutent pas un seul moment de ce qu'elles ont vu au bout de leurs lunettes.

Et ce qu'ils vous apportent à grand labeur du fond de la Perse ou de l'Abyssinie,

Tout de même ce sont des présents de grand sens et de grand prix :

L'or, (qu'on obtient aujourd'hui avec les broyeurs et le cyanure),

Et qui est l'étalon même de la Foi sans nulle fraude ni rognure ;

La myrrhe, arbuste rare dans le désert qu'il a fallu tant de peines pour préserver,

Dont le parfum sépulcral et amer est le symbole de la Charité ;
Et, pincée de cendre immortelle soustraite à tant de bûchers,
L'unique once d'encens, c'est l'Espoir, que Melchior est venu
vous apporter,

Au moyen de mille voitures et de deux-centquatre-vingts chameaux à la file,

Qui sans aucune exception ont passé par le trou d'une aiguille
!

La deuxième Epiphanie de Notre-Seigneur, c'est le jour de Son baptême dans le Jourdain.

L'eau devient un sacrement par la vertu du Verbe qui S'y joint.

Dieu nu entre aux fonts de ces eaux profondes où nous sommes ensevelis.

Comme elles Le font un avec nous, elles nous font Un avec Lui.

Jusqu'au dernier puits dans le désert, jusqu'au trou précaire dans le chemin,

Il n'est pas une goutte d'eau désormais qui ne suffise à faire un chrétien,

Et qui, communiquant en nous à ce qu'il y a de plus vital et de plus pur,

Intérieurement pour le Ciel ne féconde l'astre futur.

Comme nous n'avons point de trop dans le Ciel de ces gouffres illimités

Dont nous lisons que la Terre à la première ligne du Livre fut
séparée,

Le Christ à son âge parfait entre au milieu de l'Humanité,

Comme un voyageur altéré à qui ne suffirait pas toute la mer.

Pas une goutte de l'Océan où il n'entre et qui ne Lui soit
nécessaire.

« Viderunt te Aquœ, Domine », dit le Psaume. Nous Vous
avons connu !

Et quand du milieu de nous de nouveau Vous émergez ivre et
nu,

Votre dernière langueur avant que Vous ne soyez tout-à-fait
mort,

Votre dernier cri sur la Croix est que Vous avez soif encore !

Et le troisième mystère précisément, c'est à ce repas de noces
en Galilée,

(Car la première fois qu'on Vous voit, ce n'est pas en hôte,
mais en invité),

Quand Vous changeâtes en vin, sur le mot à mi-voix de Votre
Mère,

L'eau furtive récelée dans les dix urnes de pierre.

Le marié baisse les yeux, il est pauvre, et la honte le consterne
:

Ce n'est pas une boisson pour un repas de noces que de l'eau
de citerne !

Telle qu'elle est au mois d'août, quand les réservoirs ne sont pas grands,

Toute pleine de saletés et d'insectes dégoûtants.

(Tels les sombres collégiens qui sablent comme du Champagne

Tout Ernest Havet liquéfié dans les fioles de la Saint-Charlemagne !)

Un mot de Dieu suffit à ces vendanges dans le secret,

Pour que notre eau croupie se change en un vin parfait.

Et le vin d'abord était plat, à la fin voici le meilleur !

C'est bien. Ce que nous avons reçu, nous Vous le rendrons tout-à-l'heure.

Et Vous direz si ce n'est pas le meilleur que nous avons réservé pour la fin,

Ce nectar sur une sale éponge, tout trempé de lie et de fiel,

Qu'un commissaire de police Vous offre pour faire du zèle !

L'Epiphanie du jour est passée et il ne nous reste plus que celle de la nuit,

Où l'on fait voir aux enfants les Mages qui redescendent vers leur pays,

Par un chemin différent, tous les trois en une ligne oblique.

C'est un grand ciel nu d'hiver avec tous ses astres et astérisques,

Un de ces ciels, blanc sur noir, comme il en fonctionne au dessus de la Chine du Nord et de la Sibérie,

Avec six mille étoiles de toutes leurs forces 1 les plus grosses, qui palpitent et qui télégraphient !

Quel est parmi tant de soleils celui qu'un ange arracha comme une torche au hasard.

Pour éclairer le chemin où procèdent les trois Vieillards ?

On ne sait pas. La nuit est redevenue la même et tout brûle de toutes parts en silence.

Le livre illisible du Ciel jusqu'à la tranche est ouvert en son irrésistible évidence.

Salut, grande Nuit de la Foi, infaillible Cité astronomique !

C'est la Nuit, et non pas le brouillard, qui est la patrie d'un catholique,

Le brouillard qui aveugle et qui asphyxie, et qui entre par la bouche et les yeux et par tous les sens,

Où marchent sans savoir où ils sont l'incrédule et l'indifférent,

L'aveugle et l'indifférent dans le brouillard sans savoir où ils sont et qui ils sont,

Espèces d'animaux manques incapables du Oui et du Non !

COR ON A BENIGNITATIS

Voici la nuit mieux que le jour qui nous documente sur la route

Avec tous ses repères à leur place et ses constellations une fois pour toutes,

Voici l'An tout nouveau, le même, qui se lève, avec ses millions d'yeux tout autour vers le point polaire,

Ton siège au milieu du Ciel, ô Marie, Étoile de la Mer !

LA PRESENTATION

Quand Marie se met en marche, et, les Quarante Jours complétés,

Monte au Temple de Jérusalem pour y mettre son Fils premier-né

Entre les bras du Grand Prêtre qui est qualifié pour représenter toute l'Expectation antique,

A part ce très-vieux homme, à part Anne la dévouée dans un coin de la basilique,

Qui espère l'Espérance encore et qui est-ce qui lit les Prophètes?

C'est en vain que Daniel a prédit le temps, et Michée le lieu, et que l'histoire complète,

Avec le nom même de Jésus à chaque ligne, se trouve dans David et dans Isaïe,

Tout ça, c'est des histoires de bouquins et des superstitions de sacristie.

COR ON A BENIGNITATIS

C'est bien plus intéressant de lire le journal et de faire de la politique contre les Romains.

Aussi convient-il à ce temps de l'An qui croît et à ce froid crépuscule du matin

Que cette transmission de pouvoirs qui se fait de la Synagogue à l'Église

Ait quelque chose de rapide et presque de clandestin.

Je vois Marie sans forme ni visage sous son capuchon et son manteau tout trempé de laine grise,

Tel à peu près qu'en portent aujourd'hui les Petites Sœurs des Pauvres et les Clarisses.

Je vois le ciel noir avec à l'Est une seule raie couleur de citron,

Je vois Joseph avec (le prix est dessus encore) les deux colombes dans une cage de jonc,

Et le vieux prêtre d'or, avec l'enfant dedans, sur le seuil, qui chante le Nunc dimittis.

Lumen ad revelationem gentium la lumière pour la révélation des gens !

Non point le soleil propre à tout qui sur tous reluit indifféremment,

Mais le feu confidentiel et fragile d'un cierge pur

Qui nous sert moins à voir qu'à faire voir notre figure.

Faites qu'aujourd'hui, Seigneur, nous recevions en grande pureté

Cette espèce d'ange portatif qui nous guide au travers de l'année,

Image du Verbe splendide, le Fils indivisible du Père,

La Sagesse qui est issue avant l'étoile lucifère !

Cette longue semence blanche que nous recevons en grand secret

Du feu, à la messe basse de sept heures, quand apparaît

Aux fenêtres la face pâle et menaçante de l'hiver

(Il y a un enfant malade à la maison et j'attends de mauvaises nouvelles de mon père,)

Cette semence du jour futur et de l'éternel Désir

Que nous recevons dormante et ensevelie dans la cire,

Qu'elle s'enracine jour à jour à la fois dans notre corps et dans notre âme,

Réduisant le corps à la cendre, aspirant l'esprit dans la flamme !

CORON A BENIGNITATIS

HYMNE DE SAINT BENOIT

f PAX.

Benoît, quand il sort de l'enfance, entend cette parole de blâme

Que nous adresse Jésus-Christ :

« Tous les biens de ce monde à l'homme, s'il perd son âme,

Sont des choses de nul prix » ; Si ses rêveries au hasard, ses passions et ses pensées,

Comme les chèvres qui vont paître, De çà de là, par haut par bas, rebelles et dispersées,

Sont les maîtresses de leur maître.

Pour la laisser ainsi se rompre et s'éparpiller, Avons-nous donc une âme de rechange?

Eaux adultères ! coupe en amertume tournée !

N'est-il source en nous que de fange?

— Et c'est pourquoi Benoît se met en marche, crosse en main,

Poussant ses ouailles indociles, Par la voie invisible et sûre, ce chemin

Étroit, qui est le plus facile, Car le désert est grand, et le marécage est immense.

Mais la route est mince et unique.

Qui l'a une fois quittée ne trouve que l'obstacle sans récompense,

Et le sable au sable identique.

Adroite, à gauche, âme en marche, renonce à ce double désert
!

Renonce, est-ce donc si dur ?

A la faim, à la soif, à la mort, à l'enfer!

Qu'il est doux de se sentir sur !

Sûr de son pied, sûr du chemin et de ce qui est au bout,

Sûr de cette croix solide, Sûr de nos frères et de toute l'Eglise
en marche autour de nous,

Sûr du Père qui nous guide !

Heureux qui a planté la croix au centre de son carrefour !

Heureux qui loge Dieu dans son cœur,

CORON A BENIGNITATIS

Et dont toutes les pensées vers Lui reviennent sept fois par
jour,

Ainsi que les moines au chœur !

Heureux cet homme régulier, cette âme associée de la chair,

Qui changea sa geôle en clôture, Ce soldat noir qui ne perd ja-
mais, bouclier double et scapulaire,

Contact avec sa sépulture.

Plutôt que de revenir à Dieu, il est plus simple de ne pas le quitter.

Mon fils, écoute Saint Benoît.

On est plus sûr du pardon quand on tâche de le mériter.

On va plus vite en allant droit.

Et pourquoi tant se tourmenter à cause des choses de la terre,

Quand il est simple de ne rien avoir?

Pourquoi tant discuter et parler, quand il est si facile de se taire ?

Nous serons tous morts ce soir.

Mange ton Dieu et tais-toi ! Marche, travaille, obéis !

Ma grâce sur toi repose.

Et quand Dieu lui-même parle et dit que cela suffit,

Pourquoi demander autre chose?

Plutôt que de vaincre Satan, il est plus simple de s'en garder.

L'acte vaut mieux que le sermon.

Plutôt que de lutter contre le monde, il est plus simple de ne pas le regarder,

Et de tirer son capuchon.

Puisque Dieu lui-même y demeure, et nous, pourquoi sortir de son temple?

Pourquoi regretter le Chaos? Et puisque notre bonheur dans le Ciel sera de chanter tous ensemble,

Pourquoi ne pas commencer aussitôt?

Si le bonheur dans le Ciel est d'aimer, pourquoi maintenant la guerre?

Pourquoi, frères, nous séparer?

Apportons l'un à l'autre nos voix, l'une par l'autre nécessaires

A l'accord réintégré.

Heureux les fils de Saint Benoît qui sont tous ensemble avec lui !

Heureux le disciple secret, De qui sans paroles émane, comme quelqu'un qui dit oui,

Le consentement à la paix !

CORON A BENIGNITATIS

SAINTE SCOLASTIQUE

L'Abbesse, seule éveillée parmi le peuple de ses brebis,

Écoute son frère qui parle et qui ne sait pas qu'il est minuit.

Son frère, c'est Saint Benoît, patriarche des Moines d'Occident.

Scolastique le regarde et tremble et loue Dieu qui l'a rendu si grand !

Elle a fait ce qu'il lui a commandé de faire et elle sait que c'était bien,

L'Abbesse dans le grand vestige de l'Abbé, attentive jusqu'à la fin.

Maintenant ce n'est pas qu'elle écoute mot à mot et comprenne tout ce qu'il dit :

Benoît est avec elle simplement, et demain elle sera dans le Paradis.

Et de même que le soir, en ces temps où l'on met la table en plein air,

La lampe éclaire d'en dessous le noyer qui paraît vermeil et vert,

Avec sa tige et le feuillage frais rempli de fruits pondéreux,

L'arbre au dessus de la famille d'où sort un souffle ténébreux,

Tout de même dans l'ombre de Dieu et la stature de ce puissant qui la protège

Scolastique écoute son frère et ses paroles qui tombent comme de la neige !

Elle entend le nom de Jésus dans sa bouche et elle frémit :

Il est là, c'est son dernier jour de la terre et demain elle sera dans le Paradis.

C'est fini. Que Dieu est grand et qu'il est magnifique d'être né !

Son frère, c'est Saint Benoît, elle a fait ce qu'il lui avait commandé.

C'est bien son tour à présent de lui faire faire ce qu'elle veut, ainsi que les femmes en ont l'art !

Il parle, et parfois s'interrompt, s'inquiète et il lui semble qu'il est tard.

Mais alors on entend ce grand vent et cette grande pluie

Qu'accorde à sa fille Scolastique Dieu qui est à qui le prie.

Elle sourit, Benoît cède, et attend avec patience et douceur,

Tout plein de textes et d'idées, et les yeux fixés sur sa sœur,

Que le tonnerre à son tour ait fini et lui permette de reprendre le fil.

Et c'est pourquoi le charretier à deux mains qui retient ses chevaux indociles,

Le meunier en toute hâte dans la nuit qui court pour lever les vannes de son écluse,

La barque qui fuit devant le temps comme une caille qui piète et ruse,

S'étonnent et ne comprennent rien du tout à c'te furie de tempête à tout casser,

Qui sans rime ni raison s'est tout-à-coup déchaînée,

Afin que les Anges tranquillement écoutent comme une musique

Benoît, pur comme un enfant, qui cause avec sa sœur Scolastique.

HYMNE DE LA PENTECOTE

Avant qu'il ne remonte au ciel à l'heure de midi,

Le Seigneur avertissant ses apôtres, leur dit : « Après dix jours vous recevrez l'Esprit consolateur.

« Maintenant votre cœur est affligé parce que je retourne à mon Père,

<v Mais il ne faut pas pleurer, petits enfants, car je vous annonce un grand mystère;

« Vous êtes mes enfants bien-aimés et je ne vous appelle plus mes serviteurs.

« Il faut que je vous ôte mon visage un moment afin que vous receviez mon âme, « Afin que vous receviez mon cœur avec votre

cœur, afin que vous receviez mon âme avec votre âme « Et l'Esprit qui répète ce qu'il entend. »

C'est pourquoi dix jours après l'Ascension et sept fois sept jours après Pâques,

Toute l'Église autour de Marie notre mère unie en Pierre, Jean et Jacques,

Entendit l'Esprit qui fondait sur elle comme une cataracte et la langue de Dieu sur nous avec un cri éclatant!

O soleil de la lumière de Dieu avec nous! ô beauté de la lumière de Dieu qui a été conçue avant l'aurore !

Le corps a été purifié par l'eau, l'eau est clarifiée par l'esprit sonore !

Quoi ! ce n'était point assez de l'eau, mais voici la recreation du feu agile et clair!

Venez, Esprit créateur! la grâce achève la nature !

L'Esprit gratuit en ce jour libère la créature!

La vieille loi est caduque et l'Enfant de Dieu rompt ses fers !

Quant à moi j'accueillerai le prodigieux sacrement!

Je sais que le rite nouveau succède à l'antique document,

L'amour dévore la crainte, la gloire absorbe la mort!

Jésus en qui tous les temps ont consommation, Comme il nous a donné sa naissance nous

partage sa résurrection.

Aujourd'hui comme hier et demain il est avec

nous encor !

Mille et neuf cents ans ont passé depuis la première Pentecôte,

Mille et neuf cents ans depuis que dans la salle vaste et haute

Les communians du calice furent les convives de la flamme ardente !

Nous, prenons place à notre tour au banquet de l'amour éternel.

Hommes de Galilée, que regardez-vous dans le ciel?

Vous voyez que le Seigneur est avec nous, dressons en ce lieu trois tentes !

CORON A BENIGNITATIS

Comme une nouvelle armée dont la première ligne débouche dans la lumière,

Notre génération en bon ordre entre dans la grâce plénière,

De nouveau la parfaite foi étreint la parfaite évidence.

Tonnez au-dessus de notre front, cloches énormes de la solennité !

Annoncez-nous la Fête double-majeure, la férié de la Vérité,

Le soleil à son heure de Sexte qui brille au centre de la circonférence.

Ah ! guérissez cet œil mortel ! ressuscitez ce cœur qui dort!

Venez, Esprit dévorateur! venez, ô mort de la mort!

Plénitude d'efficacité dans la plénitude de surabondance !

Vous êtes flamme et vous ne me brûlez pas 1 Vous êtes eau et vous ne me rassassiez pas ! Vous ne faites aucun mal à votre créature misérable.

Aucune violence avec vous, point d'éclair qui terrasse et qui meurtrit.

Votre présence seulement dans le cœur profondément attendri,

Votre cœur dans notre cœur comme un sceau rompu et comme un parfum inénarrable !

Comme le vase rompu de la pécheresse dont la bonne odeur remplit toute la maison !

Jamais plus nous ne remettrons notre cœur ensemble, jamais plus nous ne guérirons 1

Jamais plus Vous ne direz pareil celui qui Vous aime à ceux qui ne Vous ont aimé pas 1

Comme ce bon homme jadis qui reçut Jésus en grand mystère,

L'âme dans un humble étonnement écoute la parole septénaire,

Et les choses qu'il a entendues, l'Esprit les lui répète tout bas.

Elle a trouvé la paix et la vertu du Seigneur l'obombre.

Elle est comme la simple servante assise dans une chambre sombre,

CORONA BENI GNITATIS

Elle n'argumente point avec Vous et fait tout ce que Vous lui dites.

La grâce de Dieu est sur elle qui surpasse toute grâce humaine !

Non point Dimanche seulement, mais chaque jour de la semaine,

Son époux est avec elle au-dedans de la porte interdite.

Comme Anne et Joachim quand ils se rencontrèrent sous la Porte Dorée,

L'Esprit inspirateur s'unit à l'haleine créée De l'épouse qui n'a rien au monde et qui offre sa bouche et son âme.

Venez, anxiété de l'amour, ô pointe qui détruit la paresse,

Esprit de la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse,

Désespoir de ne point faire assez et vision de Votre blâme !

Venez, tendre piété, préférence sacramentelle et conjugale,

Et vous, jugement et goût, science du bien et du mal,

Et vous, force ingénue des Martyrs, sang rouge de la confession qui monte au visage intrépide !

Et vous, vocation en nous, conseil des choses les meilleures,

Vous enfin, interne soleil, dans l'amande de l'iris aux sept couleurs,

Vibration de l'intelligence et de la connaissance sapide !

Ouvrez-vous, portes éternelles ! en vain le gond grince et résiste,

Hommes, mes frères ! pourquoi croire les choses les plus tristes?

Pourquoi refuser de boire à ce vase qui est votre partage?

Le Seigneur dit : « Vous préférez vos idoles à
la vérité, « Votre mort à la vie, l'esclavage à la liberté, « Pour-
tant, mes petits-enfants bien-aimés, que
pouvais-je faire pour vous davantage?

« J'ai livré mon visage aux soufflets, mon front à la couronne
d'épines.

CORON A BENIGNITATIS

« J'ai souffert l'abandon de tous les miens, la solitude de ma
Personne divine ;

« Dites-moi, de toutes vos douleurs, quelle est celle que je
n'aie point connue?

« A vos peines d'un jour j'ai apporté ma Personne infinie.

« Les cinq Plaies que vous m'avez faites je les emporte dans
mon Epiphanie.

« La Toute-Puissance a été entre vos mains faible et nue.

« Vous avez eu votre heure et vous en avez profité.

« Maintenant j'emporte aux côtés de mon Père votre souf-
france et votre humanité.

« Je veux que là où Je suis tous mes enfants soient avec moi.

« Pour comprendre Dieu, vous-mêmes il vous faut être Dieu.

« Je me suis fait homme pour vous et maintenant je vous fais
Dieu.

« Et la parole qui connaît vous envoie l'Esprit qui délivre. »

Moi du moins si les autres vous renient je crois en Vous, Seigneur !

O Jésus, si je Vous abandonne où trouverai-je un maître meilleur?

Je sais que c'est de Vous qu'il est écrit au commencement du livre.

Vous nous avez fait pleine mesure ! Ecce odor agri pleni!

Voici le lieu que Vous nous avez donné et la terre que Vous avez bénie,

Comme une chose embarrassée de trop de gloire et qui ne sait pas quoi faire 1

Ce jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous en lui.

En juin l'été nous reste encore tout entier et le printemps n'est pas fini,

Ce n'est que la veille encore des noces royales de la Terre !

Ce n'est pas fini de notre joie et demain est un autre jour encor !

Bientôt à la verdure qui s'éteint succède la couleur de l'or !

CORON A BENIGNITATIS

Bientôt le soleil dans le ciel en silence effacera le croissant et les Trois-Mages.

O vous qui ne croyez pas à Jérusalem de chalcédoine et d'azur,

Mais cette terre du moins est à nous, cette heure du moins est sûre !

Ah, devant tant de beauté pourquoi douter de tout l'énorme apanage?

L'homme se plaint, mais toute créature est profondément contente.

Elle a de quoi pousser et manger, et bénit Dieu dans l'attente

Du grand jour de l'Éternité qui élucide les ombres et les images.

Déjà j'entends le chœur qui entonne le Vidi aquam et Y Asperges.

Et nous, prenons sans crainte le Confitemini, tout brillants et baignés des prémisses de Votre jeunesse,

Comme ceux qui voyant tout le mal savent que Votre grâce est plus forte !

Ah, ne me reprochez rien ! que cette heure du moins ne me soit pas disputée,

Où je frémis de joie en Dieu mon sauveur et la Terre ressuscitée,

Et le bruit de toutes les églises sonnantes que le vent du ciel m'apporte !

S'il y a des affligés, nous avons une nourriture divine !

S'il y a des faibles, qu'ils mettent la tête contre notre poitrine !

Mais que nulle douleur en ce jour ne prévale contre notre joie
!

Les gens riaient de nos premiers pères, les voyant ivres de ce vin nouveau.

Mais se peut-il que nous pleurions, au jour où nous rompons notre tombeau

Et où le Vainqueur du monde est assis dans la conquête et la proie?

Tout péché fut essayé à bloc et Votre commandement reste le même.

Tout argument à bloc et Votre vérité reste la même.

C'est toujours la Pentecôte en ce mois où le fruit noué est encore acide.

CORON A BENIGNITATIS

Mille et neuf cents ans ont passé depuis ce grand bruit qui s'est fait dans les cieux.

C'est nous qui tenons à notre tour la croix que nous avons reçue des aïeux,

Regardant la croix que nous tenons avec une confiance intrépide.

Où sont maintenant vos ennemis? où sont ces témoins qui se contredisent?

L'esprit de division des langues est sur eux, la coupe de Babel les grise.

Ils sont comme la bête brute qui ignore Oui et Non, et ce qui est bien ou mal.

Celui qui ne rassemble pas avec Vous dissipe.

Celui qui a perdu l'unité ne retient plus aucune chose ensemble.

Toutes choses à rebours pour lui refuient vers le néant natal.

Où sont ces hommes pompeux? où sont ces mangeurs de petits enfants?

Leur gloire humaine a fui par en bas, ils ont perdu âme et vent.

Ils sont comme Judas qui crève par le milieu du ventre.

L'enfer l'accueille et un autre prend son épiscopat.

Pour un lâche qui se retire l'office ne chômera pas.

L'Ange du ciel incessant pèse qui sort et qui entre.

O mon Dieu, la pluie, la nuit, la boue, durent depuis trop longtemps !

Nous en avons assez et trop de l'hiver, de ce sombre et douteux printemps,

De ce monde malade et noir qu'à peine un rayon pâle corrige.

Vous paraissez et il n'y a plus que Vous du Levant jusqu'à l'Occident !

Vous touchez les montagnes et elles fument dans le soleil levant!

Vous foulez Vos ennemis en triomphe sous le vol de Votre quadriges !

Au souffle de Votre bouche se découvrent le ciel et la terre,

L'œuvre de Vos Sept Jours devant nous est accomplie dans une éclatante lumière !

CORONA BENI G N I T A T I S

Les millions de Vos créatures Vous louent et le Fils de l'homme est assis dans le soleil!

Lorsque le soir viendra, effaçant rubrique et majuscule,

Lorsque tout mon office est dit jusqu'au dernier capitule,

Sans livre ni chapelet, je reste en ce grand monde vermeil.

Deux planètes en ligne oblique, Tune basse, l'autre haute,

S'en vont vers le soleil qui s'en va dans ce soir de la Pentecôte,

Comme un faucon d'argent qui couvre une colombe de perle.

Tout s'est tu, mais l'esprit qui contient toute chose ne se contient pas en moi.

L'esprit qui tient toute chose ensemble a la science de la voix,

Son cri intarissable en moi comme une eau qui fuse et qui déferle !

Il n'est à ce discours parole ou son, pause ou sens,

Rien qu'un cri, la modulation de la Joie, la Joie même qui s'élève et qui descend,

O Dieu, j'entends mon âme folle en moi qui pleure et qui chante !

Tant qu'il fait jour encore et que ce n'est pas la nuit,

J'entends mon âme en moi comme un petit oiseau qui se réjouit,

Toute seule et prête à partir, comme une hirondelle jubilante !

CORON A BENIGNITATIS

HYMNE DU SAINT SACREMENT

Les six longues journées sont finies, l'œuvre de la moisson est faite.

Toute l'orge et le blé sont à bas, la paille est par terre avec le grain,

Les six jours de la moisson sont faits et le septième jour est demain,

Et déjà les troupes des travailleurs ont regagné pour la fête

Bethléem, la « Maison du pain ».

Le riche Booz, cette nuit, est resté seul dans son champ.

C'est un homme craignant Dieu, un cœur droit que la sagesse habite.

Bienheureux qui sur le pauvre et la veuve est intelligent,

Et dont les faucheurs inexacts laissent derrière eux en marchant

Des épis pour la glaneuse Moabite.

Cependant qu'il est couché sans dormir au milieu de l'immense moisson préparée,

Regardant la pleine lune du sabbat, la nuit jubilaire et consacrée.

Voici qu'il sent à son côté comme un chien timide qui le frôle,

Et la glaneuse Ruth, s'étant lavée et parée, Met la tête au creux de son épaule.

« Ma fille, que me voulez-vous? vous voyez que je suis solitaire et vieux.

« J'ai vécu de longs jours avant vous et maintenant ma barbe est grise.

« Va, Ruth, vers le frère de ton mari, selon que la loi de Moïse le veut. »

Et Ruth lui répond sans lever les yeux :

« A l'ombre de Celui que mon cœur désirait je me suis assise.
»

Nous de même, mon Dieu, nous voyons que Vous êtes solitaire et abandonné,

CORON A BENIGNITATIS

Comme un vieillard au milieu de ces passants d'un jour, ces jeunes gens occupés et frivoles.

Mais parce que nous avons goûté le miel qui passe toute saveur de Votre bonté,

Versant la tête sur Votre épaule, nous Vous
offrons avec un cœur trop plein pour des paroles
Cette pauvre chose que nous pouvons donner.

Donnez-nous à manger, homme riche de la « Maison du pain
» !

Recevez pour toujours l'Étrangère dans Votre demeure !

Nous en avons assez loin de Vous d'avoir soif et d'avoir faim !

Que ne nous faille plus jamais, soustrait à l'envie du publicain,
L'épi gratuit épargné par Votre faucheur.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel.

J'en ai assez de cette manne d'un matin, de ce pain qui passe
en ombre et figure.

Nous en avons assez du goût de la chair et du sang, du lait, des
fruits et du miel.

Arbre de vie, donnez-nous le pain réel. Vous-même êtes ma
nourriture.

Booz a engendré de Ruth Obed de qui sont nés David et les
Rois.

C'est moi maintenant que Vous choisissiez, rejetant Jérusalem et Samarie.

O pain des Anges, que de fois Vous avez souffert la meule et la croix,

Avant que je reçoive à mon tour d'un cœur fondu de tendresse et d'effroi

Cette chair que Vous avez reçue de Marie !

Je goûte donc de Vous ! Saint des saints, Vous goûtez de moi, pécheur!

O égalité de l'amour! ô parole incommunicable!

O communion avec Vous ! instant de mon cœur dans ton cœur !

Main droite de mon Dieu qui m'attire et main gauche de mon Sauveur

Sous ma tête que la honte accable !

Terrible silence de midi où Votre nom seul est répondu !

O gardiens de Jérusalem, qu'aucun de vous ne me réveille ou m'appelle !

O foi qui surpasse le sens ! acclamation de la prière entendue !

CORON A BENIGNITATIS

O véritable ami, Votre nom est comme un parfum répandu !

« Demeure comme un signe sur mon bras et comme un bouquet de myrrhe entre mes mamelles ! »

Un instant vaut mieux avec Vous que mille jours dans les parvis humains.

Il est bon pour nous de rester dans Votre présence considérable.

Vous m'appellez, Verbe de Dieu, qui étiez hier et demain,

Et je me suis écrié en élevant les mains :

« Je passerai jusque dans le lieu du tabernacle admirable ! »

Moi aussi, j'aurai part à Votre calice !

Vous me purifierez et je serai pur comme' le lin éblouissant!

Seigneur, que Votre volonté et non pas la mienne s'accomplisse.

Moi aussi avec Votre prêtre montant à l'autel du sacrifice

Je laverai mes mains entre les innocents !

J'entrerais à l'autel de Dieu, vers le Dieu qui réjouit notre jeunesse !

Jugez-moi et discernez ma cause de la race d'Edom et d'Amalech.

Bienheureux qui loin des hommes vieillissants reçoit sa part avec Votre promesse,

Et dont les mains saintes et vénérables élèvent les deux Espèces,

Votre prêtre à tout jamais suivant l'ordre de Melchisédech !

Qu'elles montent devant Votre trône en odeur de suavité !

Recevez le sang de l'Agneau qui est immolé depuis la création du monde,

Vieillard, que le sang d'Abel émeuve les entrailles de Votre Paternité,

Qui supplie avec une forte clameur pour nous autres que Vous voyez saoulés et vautrés,

Pauvres hommes, dans notre stupidité profonde !

Recevez ce sacrifice que nous Vous offrons pour les vivants et les morts.

Premièrement faisant mémoire de nos plus proches et moi de mon père et de ma mère,

CORON A BENIGNITATIS

De ma femme et de mes deux enfants et de tous ceux à qui j'ai fait tort.

Mêmemment de tous les fidèles défunts que leur faute retient encor

Captifs dans le lac de misère.

Pieux Pélican, qui souffrez devant nous Votre crucifixion,

Administré par les anges en pleurs qui Vous portent patène et vase,

Donnez-nous la porte de Votre flanc ainsi qu'au centurion,

Afin que Vous nous soyez ouvert et que nous unissions

Notre nature à Votre hypostase.

En Vous toute créature a reçu sa consommation.

Nous avons fait par le travail de nos mains de ce fruit inutile et de cette herbe

Le froment qui végète les forts, la grappe qui enivre Sion,

Et maintenant sous la vigne crucifiée, à ce bout de notre sillon

Nous dressons une table superbe I

Seigneur, Vous voyez cet univers que Vous nous avez donné à consommer.

Tout a passé, ciel et terre, en ce pain pour me nourrir.

Consommez donc à son tour cet homme que Vous avez conformé,

Et mangez enfin avec nous, dans le pain et dans le vin rédimés

Cette Pâque que Vous avez désirée d'un grand désir !

Les siècles passés et futurs Vous sont éternellement en spectacle.

Vous voyez tout, invisible au fond de cette église sombre et vieille.

Donnez-nous une fois de regarder dans le centre de Votre miracle,

En ce jour de la Fête-Dieu, quand le prêtre ouvrant Votre tabernacle

Elève entre ses mains le soleil !

Comme l'astre quand s'élevant de la terre il tire toutes choses à lui,

Ainsi ce soleil de douceur que le prêtre dans le grand lange de soie apporte comme un enfant nouveau.

COR ON A BENIGNITATIS

Heureux le ventre qui Vous a conçu et le sein qui Vous a nourri !

Je suis comme l'Aveugle-né qui dans le néant et la nuit

Reconnaît la présence de l'Agneau.

Cause invisible, venez voir ce monde que Vous avez fait.

Vous n'êtes plus enveloppé comme jadis par la foudre et par le nuage.

Quatre notables naïvement soutiennent Votre pauvre daïs,

Cependant que Vous Vous avancez, rayonnant sur les bons et les mauvais,

A travers les rues de notre village.

Vous le jurâtes aux pères de nos tribus avec un grand serment,

Lorsque Votre arc-en-ciel apparut au dessus de la terre claire et purgée :

Voici que je suis avec vous et vos fils tous les jours de mon Testament.

Et Vous renouvez avec nous dans la piété de Votre sacrement

Cette foi que Vous nous avez engagée.

L'hérétique ne sait que rompre par violence, séparer toujours et reséparer,

A chaque morceau mutilé, son œuvre, appliquant sa méchante critique;

Il a mis Dieu de côté et l'homme d'un autre côté.

Le monde sans devoir pour lui, libéré de Votre unité,

Retourne à l'atonie chaotique.

Dieu, si loin que Vous soyez de nous, nous sommes rejoints à Vous par l'amour.

Il n'est point de séparation des membres au chef mystique.

Nous savons que chaque chose est différente des autres par amour,

Vous conviez tous les êtres qui ont de Vous leur par et leur pour

A la communion eucharistique.

C'est Vous-même qui avez dit que je peux manger de Votre chair.

C'est écrit. Ce n'est pas moi tout de même qui l'ai inventé !

Pourquoi douterais-je un moment, lorsque Votre parole est si claire ?

CORON A BENIGNITATIS

Soyez tout seul, ô mon Dieu, car pour moi ce n'est pas mon affaire,

Responsable de cette énormité !

L'odeur de l'encens se mêle à celle des fleurs et des foin.

La grappe et l'épi sont formés pour le sacrifice et la Messe.

Le temps est venu pour nous de passer un peu plus loin.

Seigneur, que Votre monde était beau ■ mais le Ciel ne l'est pas moins.

« Vene^l » nous dit la Sagesse.

Vous m'avez accablé de Vos bienfaits qui suis un ingrat et un pécheur.

Qu'un autre, c'est possible, trouve que Votre joug est lourd.

Mais moi je n'ai connu que Votre bonté et jamais Votre rigueur.

Je tiens Votre main dans la mienne, je sais que Vous êtes mon Rédempteur

Et je rirai à mon dernier jour !

Demeurez avec moi, Seigneur, en ce jour de la guerre et du danger !

Regardez Votre serviteur qui n'est pas bien brave et vaillant !

O mon maître ! donnez-moi de ce pain à manger !

Et ni les hommes, ni l'enfer, ni Dieu même, ne pourront
m'arracher

Votre corps que je possède entre mes dents !

CORON A BENIGNITATIS

PSAUME

« Si j'ai faim, je ne te le dirai pas, » dit le Psaume. Mais si !

Il faut le dire, Seigneur; surtout que si vraiment il Vous suffit,

(Préférant moi-même autre chose), de ce pain,

Peut-être je Vous le donnerai plutôt que de le jeter aux chiens.

Si Vous me le demandez par la bouche d'un de Vos pauvres,
peut-être

Que, n'ayant point de caillou, je lui jetterai le pain à la tête !

Seulement ne soyez pas discret avec moi et ne gardez pas le
silence,

Comme un père qu'on a rebuté et qui dévore son offense.

Malheur au fils qui le blesse au plus profond de ses sentiments
!

Il se tait désormais et ne lui dit plus rien et le laisse aller
librement.

Il est des choses sacrées qu'on ne demande qu'une fois.

Si Dieu a faim désormais, ce n'est plus à lui qu'il le dira.

S'il a faim ? Mais c'est dans Saint Jean ! Et est-ce qu'elle doit jamais finir,

Cette Pâque avec nous qu'il a désirée d'un grand désir ?

COR ON A BENIGNITATIS

HYMNE DU SACRÉ-CŒUR

A la fin de ce troisième mois après l'Annonciation qui est Juin,

La femme à qui Dieu même est joint Ressentit le premier coup de son enfant et le mouvement d'un cœur sous son cœur.

Au sein de la Vierge sans péché commence une nouvelle ère.

L'enfant qui est avant le temps prend le temps au cœur de sa mère,

La respiration humaine pénètre le premier moteur.

Marie lourde de son fardeau, ayant conçu de l' Esprit-Saint,

S'est retirée loin de la vue des hommes au fond de l'oratoire souterrain,

Comme la colombe du Cantique qui se coule au trou de la muraille.

Elle ne bouge pas, elle ne dit pas un mot, elle adore.

Elle est intérieure au monde, Dieu pour elle n'est plus au dehors,

Il est son œuvre et son fils et son petit et le fruit de ses entrailles !

Tout l'univers est en repos, César a fermé le temple de Janus.

Le sceptre a été ôté de David et les prophètes se sont tus.

Voici, plus nuit que la nuit, cette aurore qui n'a pas de Lucifer.

Satan règne et le monde tout entier lui offre l'encens et l'or.

Dieu pénètre comme un voleur dans ce paradis de la mort.

C'est une femme qui a été trompée, c'est une femme qui fraude l'enfer.

O Dieu caché dans la femme ! ô cause liée de ce lien.

Jérusalem est dans l'ignorance, Joseph lui-même ne sait rien.

La mère est toute seule avec son enfant et reçoit son mouvement ineffable.

Maintenant Vous êtes devant nous sur la croix, étendu comme un livre ouvert.

Et tout est vraiment consommé : exceptez que Vous n'avez pas assez souffert.

Il est vrai que Votre mère elle-même ne reconnaît plus Votre face effroyable !

Il est vrai que depuis la plante de Vos pieds jusqu'au sommet de Votre tête

Nous ne voyons plus une place sur Votre corps où la volonté de l'homme ne soit faite :

Mais il nous reste encore Votre cœur à percer !

Fils de Dieu, voici tant de siècles qu'on Vous traîne, la corde au cou !

Les prostituées elles-mêmes ne peuvent Vous voir sans dégoût.

La Ressemblance qui était Votre face, nous avons su l'effacer.

Les sages qui Vous voient secouent la tête et se détournent un peu pour sourire.

Ils savent mieux que Vous ce que Vous avez voulu dire,

Qui est chose fort ordinaire et banale, et rien que Vous n'ayez pris à un autre.

Ils ne nous ont rien laissé de Vous, ni parole, ni visage.

Ils ont tiré Vos vêtements au sort et les ont retaillés à leur usage.

On ne la leur fait pas, avec Vos bonnes femmes et Vos Apôtres
1

Vous êtes mort et le soleil s'est éclipsé. Sur la croix évidente c'est un cadavre qui est exposé.

CORON A BENIGNITATIS

Ami, si Vous nous défaillez, que nous reste-t-il encor ?

Vous avez fait ce que Vous avez pu, ce n'est pas un reproche que nous Vous faisons.

Mais le mystère du sein paternel n'était-il assez profond

Pour que Vous assumiez notre néant et que Vous ajoutiez la mort?

Eh bien ! si Vous nous manquez vif, nous Vous aurons trépassé !

Le Centurion qui Vous a vu mourir, cependant n'en a pas assez,

Et se jetant sur Vous, lance aux mains, il Vous a ouvert et crevé !

La lance entre sous la côte et ressort sous la mamelle.

Car le païen Vous frappe au hasard, mais Vous attendez mieux de vos fidèles :

C'est à nous seuls qu'appartient la blessure profonde et réservée.

« L'amour m'a désarmé et mon Père ne m'est plus un rempart.

« Connaissez enfin ce cœur que vous avez percé de part en part !

« D'où sourde ce sang pour Vous sur l'autel qui renouvelle le calice. »

— Seigneur, Vous avez eu assez de peine et nous voudrions ne plus Vous faire aucun mal.

Ah ! par cette plaie qui ne se fermera plus, délivrez-nous du mal !

Fallait-il donc frapper si fort pour que le sang et l'eau jaillissent?

O blessure vraiment royale ! ô sève de Dieu qui s'épanche !

O coup si fièrement asséné entre la côte et la hanche

Qu'il perce jusqu'au nœud de la Trinité !

Et c'est Vous que l'on appelait le Fort et l'Inaccessible !

Le Ciel et la Terre interdits considèrent cette débauche indicible,

COR ON A BENIGNITATIS

Ce scandale d'un Dieu ivre d'amour et blessé !

Ah! puisque Vous l'avez voulu, revêtant l'homme animal,

Connaissez donc à Votre tour le tourment de l'amour inégal,

La station du cœur transpercé qui fond comme de la cire !

Fermerons-nous Votre plaie, quand c'est Dieu même qui s'ouvre ?

Quelle consolation Vous faire, quand c'est l'Infini qui souffre?

Quel amour Vous rendre, ô mon Dieu, quand c'est l'Infini qui désire?

A cette rose en son sixième mois qui fleurit avec une odeur excellente,

Au monde à son sixième mois tout entier qui s'ouvre sous la
lumière insistante,

Ah ! je l'avais bien deviné qu'il était un cœur douloureux 1

Toute rose pour moi est peu au prix de son épine!

Peu de chose est pour moi l'amour où manque la souffrance
divine!

Au prix de Votre cœur, que me sont tous les cieux ?

Ah ! puisque l'on rit de Vous et que voici l'enfer,

Venez et cachez-Vous avec moi, principe du Verbe fait chair,

Comme jadis Marguerite-Marie Vous reçut dans son pauvre
couvent.

Que je Vous contienne seulement, comme Marie Vous contint
dans son cloître !

Et que me fait de ne point Vous entendre, si je sens Votre
cœur battre ?

Car J'en jure par Moi-même, dit le Seigneur Dieu, Je suis vi-
vant !

CORON A BENIGNITATIS

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

A M. l'abbé Fontaine.

L'enfant chétif qui sait qu'on n'est pas fier de lui et qu'on ne l'aime pas beaucoup,

Quand d'aventure sur lui se pose un regard plus doux,

Devient tout rouge et se met bravement à sourire, afin de ne pas pleurer.

Ainsi dans ce monde mauvais les orphelins et les deshérités,

Ceux qui n'ont pas d'argent, ceux qui n'ont pas de connaissance et pas d'esprit,

Comme ils se passent de tout, se passent également d'amis.

Les pauvres s'ouvrent peu, mais il n'est pas impossible de gagner leur cœur.

Il suffit de faire attention à eux et de les traiter avec un peu d'honneur.

Prends donc ce regard, ô pauvre, prends ma main, mais ne t'y fie pas.

Bientôt je serai avec ceux de mon espèce et ne penserai guères à toi.

Il n'y a pas d'ami sûr pour un pauvre, s'il ne trouve un plus pauvre que lui.

C'est pourquoi viens, ma sœur accablée, et regarde Marie.

Pauvre femme dont le mari boit et dont les enfants ne sont pas forts,

Quand on n'a pas d'argent pour le terme et qu'on désire d'être mort,

Ah, lorsque tout vous manque et qu'on est tout de même trop malheureux,

Viens à l'église, tais-toi, et regarde la Mère de Dieu!

Quelle que soit l'injustice contre nous et quelle que soit la misère,

Lorsque les enfants souffrent il est encore plus malheureux d'être la Mère.

Regarde Celle qui est là, sans plainte comme sans espérance,

Comme un pauvre qui trouve un plus pauvre et tous deux se regardent en silence.

CORON A BENIGNITATIS

SAINT PIERRE

Le rude homme Pierre au grand front chauve qui jurait en serrant les poings,

Le premier leva la main à Dieu et jura, non pas ce qu'il ne savait point,

Mais le Christ vivant, donnant sa parole, c'est Lui, qui était devant ses yeux stature et fait.

C'est pourquoi il est Pierre pour l'éternité, ayant cru ce qu'il voyait.

Jésus lui-même attendit que Pierre l'eût manifesté :

Et moi, comme il a cru Dieu, je crois Pierre qui dit la vérité.

« M'aimes-tu, Pierre? » lui demande le Seigneur par trois fois.

Et Pierre qui trois fois tenté tout-à-l'heure l'a renié trois fois,

COR ON A BENIGNITATIS

Répond en pleurant amèrement : Seigneur, Vous savez que je Vous aime !

Pais à jamais mes brebis et le troupeau de toutes parts du Pasteur suprême !

— Mais c'est lui maintenant qu'on mène, et voici le soir : il s'arrête,

Il dépouille lui-même sa tunique, comme aux matins de la pêche à Génézareth,

Et voyant l'arbre de la croix préparé dont on fixe par en bas les deux branches,

Le vieux pape missionnaire sourit dans sa barbe blanche.

Saint Pierre, le premier pape, est debout sur le Vatican,

Et de ses mains enchaînées il bénit Rome et le monde dans le soleil couchant.

Puis on l'a crucifié la tête en bas, vers le ciel sont exaltés les pieds apostoliques.

Christ est la tête, mais Pierre est la base et le mouvement de la religion catholique.

Jésus a planté la croix en terre, mais Pierre l'enracine dans le ciel.

Il est solidement attaché au travers des vérités éternelles.

Jésus pend de tout son poids vers la terre ainsi qu'un fruit sur sa tige,

Mais Pierre est crucifié comme sur une ancre au plus bas dans l'abîme et le vertige.

Il regarde à rebours ce ciel dont il a les clefs, le royaume qui repose sur Céphas.

Il voit Dieu et le sang de ses pieds lui tombe goutte à goutte sur la face.

Déjà son frère Paul en a fini, il est là qui l'a précédé,

Comme l'épître précède l'évangile, et qui se tient à son côté.

Leurs corps sous une grande pierre côte à côte attendent le Créateur.

Heureuse Rome, une seconde fois fondée sur de tels fondateurs !

SAINT PAUL

Agneau de Dieu qui avez promis Votre royaume aux violents,

Recueillez Votre serviteur Paul qui Vous apporte dix talents,

Cinq que Vous lui avez confiés et les autres qu'il a gagnés par lui-même.

Vous êtes un maître regardant, austère à celui qui vous aime,

Donnez-lui cependant son Dieu, car lui ne Vous a pas donné son pauvre cœur à moitié !

Père Abraham, étanchez la soif de ce foudroyé !

L'ancien Moïse à l'ombre seule de Votre présence eut peur,

Disant : Éloignez- Vous tant soit peu de peur que je ne meure.

Mais Paul comme un tabernacle sans fissure et comme un pur propitiatoire,

Vivant ne refusa point la société de Votre gloire

Et d'être cet homme-là dont s'émerveille le prophète en sa parable,

Disant : Qui de vous habitera avec les ardeurs intolérables?

O Dieu, l'aiguillon pour nous tous est dur de Votre vérité,

Mais celui qui l'a étreinte est fondu dans une terrible simplicité.

Voyant Dieu, il voit avec Dieu ce monde ingrat et cruel,

Assumant sur son cœur humain la passion du Dieu éternel.

Dieu n'ayant point de voix, il est la voix qui parle à sa place.

Dieu n'ayant point chair ni sang, voici mon corps pour souffrir à Votre place,

Et pour continuer ces choses qui manquent à la passion du Christ.

Il est simple comme une flamme et comme un cri,

Simple comme le glaive aigu qui atteint la division du corps et de l'esprit,

CORON A BENIGNITATIS

Simple comme la flamme qui pèse les éléments dans sa dévorante alchimie,

Simple comme l'amour qui ne sait qu'une seule chose.

Il va où le Vent le mène, ignorant extinction ou pause,

D'un bout du monde jusqu'à l'autre, comme un feu que le vent arrache et qui saute par dessus la mer !

Votre amour est comme le feu de la mort, Votre zèle est plus dur que l'enfer.

Et voyant tous ces petits enfants aveugles et ces peuples qui meurent sans le baptême,

Il pleure et se tord les mains et demande d'être pour eux anathème.

Moi de même, mon Sauveur, je Vous en prie par ce décapité,

Ayez pitié de ceux que j'aime, de peur qu'ils ne meurent dans leur incrédulité,

Et pour qu'ils entendent comme moi, avant l'heure où la Sentence s'exécute,

Votre voix qui leur dit : Paul, je suis ce Jésus que tu persécutes.

SAINT JACQUES-LE-MAJEUR

Saint Jacques à la fin de juillet a péri en Espagne par l'épée.

Entre les deux mois ardents, il gît, la tête coupée.

Assez de saints Vous supplient pour l'homme, assez de martyrs Vous ont fait violence,

Assez de mères en pleurs Vous représentent sa faiblesse et son ignorance ;

Il y a toujours quelque chose à dire pour lui, toujours quelqu'un pour lui au devant de Votre colère :

Toi, prends le parti de Dieu, Apôtre caniculaire !

COR ON A BENIGNITATIS

Toute prière est toujours pour l'homme, mais qui Vous fera pour Vous-même cette

Prière pure et simple, que Votre volonté soit faite !

L'homme a toujours raison et Vous avez toujours tort.

Il en a fait toujours assez, c'est lui qui Vous appelle à son for,

Et juge Vos paroles manquantes, et Vos commandements ambigus,

Votre œuvre mal faite, Votre miel fade et Votre ciel exigü.

Peuple ingrat, ce que le soleil ne vous montre pas, que la foudre l'élucide !

Assez longtemps du soleil sur nous régna la face évidente et torride.

Sa chaleur est la même pour tous : il vous faut l'attention propre et perçante !

Vous appelez l'épée, la voici dans la main toute-puissante,

Et la Mère désespérée déjà n'en soutient plus la lourdeur accablante !

Que Votre volonté qui est la meilleure soit faite ! et si j'ai péché, que je périsse !

C'est bien. Si je n'ai Votre pitié, que je voie, du moins, Votre justice !

Les temps sont accomplis. Boanergès, appelle Dieu !

Demande la justice, Apôtre coupé en deux !

L'évangile de l'amour est fini, voici la nouvelle du glaive !

Sur la terre qui étouffe et sue l'ombre de la mort se lève.

O peuple appesanti et qui tiens bas la tête,

Plus mûr que la moisson qui t'entoure, la faux est prête,

Et voici, selon qu'il l'a promis, le Christ crucifère,

Qui s'en vient vers toi sur les nuées entre les Fils du Tonnerre
!

CORON A BENIGNITATIS

SAINT PHILIPPE

Le paresseux dit qu'il y a un lion sur le chemin ;

Le timide se lamente et se cache la tête entre les mains ;

Le sage, qui examine et critique tout, ne fait rien ;

Le rêveur, quand sa bulle crève, s'attriste ;

Mais l'homme qui n'espère rien est un terrible optimiste.

La couleur au juste qu'a le ciel et le sens des nuages et des
lames,

Que celui-là s'en occupe qui s'occupe de sauver son âme.

L'opinion contraire de tous en impose aux cœurs sensibles :

Mais Philippe se réjouit parmi les choses impossibles.

Où le terrain ne prête pas, c'est là qu'il faut donner.

Là où l'esprit est à bout, le cœur a déjà outrepassé.

Il est le fourrier sans un sou envoyé par Dieu pour ce repas

De tout un peuple à qui deux cents deniers ne suffiraient pas.

Que les hommes disputent et crient, et qu'ils fassent de leur mieux :

Ce n'est pas lui qui est fait pour avoir le dessous, mais eux.

Il est apôtre de Dieu en Pierre qui ne peut se tromper ;

Rien ne lui manque, il est complet, il est absolument fermé.

Il méprise le monde et ces choses qui sont vraies à moitié :

Dieu parle, c'est assez, il n'y a pas de difficulté.

Le message de Dieu qu'il porte, il n'y a qu'à l'accepter tout entier ;

Que cela soit agréable ou non, qu'il en coûte le sang ou pis,

CORON A BENIGNITATIS

Jusqu'à la dernière syllabe et jusqu'à ce point sur l'i.

Nous sommes faibles, il est vrai, et de peu d'intelligence.

Nous sommes peu nombreux et l'erreur autour de nous est immense.

Le ciel est parfaitement noir, l'espoir est parfaitement fini :

« Montrez-nous le Père, dit Philippe, et cela suffit. »

APÔTRE PATRON DES CAUSES DÉSESPÉRÉES

Saint Jude, qui ne craignit pas de porter le même nom que Judas,

Sans honneur et titre au soleil, consent à n'être invoqué que tout bas :

Patron des causes perdues, priez pour nous, Saint Judas !

Que celui qui n'ose appeler Marie ou quelque patron célèbre

Nomme du moins l'obscur marcheur qui évangélise les ténèbres !

Car, bien qu'il soit le dernier, Jésus aussi l'a ordonné comme Apôtre ;

Sa moisson est le grain perdu dont ne veulent pas les autres.

CORON A BENIGNITATIS

Sa journée ne commence qu'au soir, il n'embauche qu'à l'onzième heure.

Il est plus final que le désespoir et ne guérit que ceux qui meurent.

C'est Jude par un seul cheveu qui sauve et qui tire au ciel

L'homme de lettres, l'assassin et la fille de bordel.

Il est le médecin à moitié boucher qui fend comme avec un couteau

Le pécheur qui a le diable au corps et dont on n'aura l'âme qu'avec la peau.

Il est facile d'être secourable en paroles à ceux qui font le péché mortel :

Mais Jude est un homme du métier et sait le fond de notre poche à fiel,

Et pas plus que Satan même ne lâche le mauvais prêtre

Qui chaque matin à l'autel est homicide et trois fois traître !

Saint Jude est dans le Nouveau Testament l'auteur d'une étrange petite Épître

Où l'on parle du prophète Hénoc et qui n'est lue qu'obscurément au Chapitre.

Il a vu le diable avant la création de la terre, quand il est tombé du ciel.

Il a entendu ce qu'il a dit et ce que répondit Saint Michel.

CORON A BENIGNITATIS

SAINT BARTHELEMY

Loué soit Dieu qui met le mal à néant et nous libère de la crainte !

La souffrance n'a plus douleur avec elle pour nous, la mort même n'a plus de pointe.

Nous sommes donc libres enfin ! Qu'on allume le feu qui brûle !

Que les bourreaux fouillent leurs ferrailles et brandissent leur petites scies ridicules !

Joie de voir plier tout-à-coup celui que l'on croyait le plus fort
!

Ah, grand Dieu ! ce n'est pas trop cher que de payer la victoire
avec la mort !

Joie de voir l'ennemi dans les yeux qui se trouble, et la paroi

De l'Enfer avec un affreux sanglot qui s'ouvre sous le signe de
la Croix !

Ah ! prenez nos femmes et nos enfants ! prenez nos biens !
prenez tout !

Prenez ma vie ! pourvu seulement que ceux-ci aient le
dessous.

Prenez ma peau, qu'est-ce que ça fait? puisque le cœur est à
Vous.

Prenez mon sang, qu'est-ce que ça fait? pourvu que j'aie la
bête infâme !

Prenez mon corps, qu'est-ce que ça fait? puisque je tiens leur
âme !

On n'a pas mutilé Barthélémy et nulle des deux mains ne lui
manque.

On n'a pas lié les pieds de l'Apôtre, on ne lui a pas coupé la
langue,

On l'a tiré de son fourreau comme un sabre et l'on a mis au
vent

L'Ange ensanglanté du Seigneur et l'homme rouge qui était par dedans.

Marche maintenant, on ne te retient pas ! Fais trois pas, colonne de Dieu !

Rien n'a plus prise sur toi. Tu n'as plus de surface ni de cheveux.

Apôtre vraiment nu ! athlète vraiment dépouillé !

CORON A BENIGNITATIS

Saint vraiment circoncis de ta chair et de cela qui était souillé !

Fais trois pas. C'est le troisième pas qui fera ta terre chrétienne.

Roi, de Ceux qui vont jusqu'au bout l'étendard et le capitaine !

Juif! Homme pur ! tu n'as plus de peau ni de visage et l'on ne sait plus qui tu es.

Mais Lui n'a pas oublié Son apôtre et te reconnaît.

Jette ça ! il n'y a pas besoin de corps pour entrer dans le Père !

Il n'y a pas besoin de visage pour faire trembler le monde et coucher l'immense Enfer !

SAINT SIMON

Simon dont on ne dit rien dans l'Évangile et qui ne dit pas un mot

Est l'Apôtre éternellement qui part et qu'on ne voit que de dos.

On n'a rien eu à lui recommander et il n'a pas eu besoin de répondre;

Rien ne manque à ce piéton, devant que lui manque le monde.

Il a pris la terre par le plus large où l'on n'a pas à craindre

D'en voir le bout et la mer par cette échancrure qui va poindre.

Il traverse le Tanaïs, et c'est lui tout seul qui est assis

Près d'un petit feu d'argots dans ce désert qui est entre l'Oural
et TOBi,

CORON A BENIGNITATIS

Avec pour spectacle devant lui toute la courbure de la planète.

Il n'a pas besoin de longs discours, ni de livre, ni d'interprète.

Tout son bagage est le nom de Jésus dans sa bouche, dans son
sac un peu de vin et de farine,

Dans sa main droite la croix et la pierre de la messe sur sa
poitrine.

Il va vers toute fumée humaine, et le père profondément est
en lui

Qui retrouve les enfants de ses fils, et les regarde et leur
sourit,

Et qui les trouve beaux, et se loue de ces âmes obéissantes !

Les baptisés camards le regardent, bouche béante,

Qui part, car il faut partir, quand il se retourne vers eux,
Tout riant dans le soleil avec des larmes plein les yeux !

SAINT JACQUES-LE-MINEUR

Tous les Apôtres sont partis, Jacques seul, frère du Christ, est resté

Dans cette Jérusalem que les vrais Israélites ont désertée,

Dans cette ville maintenant parfaite et comble jusques aux bords

D'un peuple sur qui le Sang est retombé et qui attend la mort.

Le Temple blasphématoire est là qui a encore quarante ans à durer.

Le peuple est complètement réuni, compact, et pur, et préparé,

Oui va ensemençer le monde aux quatre Vents partout où commence Jésus,

De son droit, de son grief, de sa foi et de son refus.

COR ON A BENIGNITATIS

Jacques, frère de Jésus, qui, dit-on, eut la même Anne pour grand'mère,

Vierge et sensible comme Jean, naïf et droit comme Pierre,

Prie sans interruption pour son peuple, sachant que sa prière est sans fruit.

Il n'écoute aucun refus de Dieu, il écoute le temps qui fuit,

Il reste à la même place, il sait, il a horreur, et il prie !

Il s'est fait débiteur à court terme et comptable de chaque seconde.

Il prie, non pour dix ans seulement, mais pour jusqu'à la fin du monde.

De Méquinez à Yokohama, et de San Francisco jusqu'à Varsovie,

Tant qu'il y aura un seul Juif qui ne soit pas converti,

Tant qu'il y aura un seul Juif qui dans sa main détestable

Serre l'écrit que Dieu a donné à Moïse et la signature incontestable,

Tant qu'implacable, sachant lire, impénétrable à la contrainte et au dol,

Il ne lâche pas l'écrit et ne rend pas à Dieu Sa Parole,

Aussi longtemps l'en-demain de ce monde pécheur est assuré,

Aussi longtemps comme les autres dans l'espace, lui, fixe Apôtre dans la durée,

Jacques est à genoux devant Dieu et le regarde, les dents serrées !

CORON A BENIGNITATIS

SAINT MATTHIEU

C'est Matthieu le publicain qui eut cette idée le premier,

Sachant la force d'un écrit, de coucher en noir sur le papier

Jésus, exactement ce qu'il a dit et ce que nos yeux ont vu.

C'est pourquoi retrouvant l'ancien outil qui servait jadis à ses calculs,

Consciencieux, tranquille, imperturbable comme un bœuf,

Il commence lentement à labourer son grand champ de papier neuf,

Il fait son sillon, revient, prend l'autre, afin que rien ne soit omis,

Ce que sa mémoire lui offre et ce que dicte le Saint Esprit,

ioo

Non point pour un temps seulement, mais pour toute l'Église indivisible,

Le Verbe de Dieu avec nous en ces petites lignes inflexibles.

« En ce temps-là » le Maître dit ceci, vint là, et fit telle action.

Ce n'est pas son affaire de donner aucune explication.

Il n'y a aucune raison de le croire, sinon qu'il dit vrai.

Il n'y a aucune raison à Dieu autre, sinon qu'il Est.

Et parfois notre sens humain s'étonne, ah, c'est dur ! et nous aimerions mieux autre chose.

Tant pis ! le récit tout droit continue, il n'y a repentir ni glose.

Voici Jésus au delà du Jourdain, voici l'Agneau de Dieu, voici le Christ,

Voici, qui ne changera jamais, le Verbe écrit.

Le nécessaire seul est dit, et partout un petit mot irréfragable

Barre à point nommé l'ouverture de l'hérésie et de la fable,

Pousse un chemin rectiligne par le milieu

De ceux-là qui nient qu'il est homme, de ceuxlà qui nient qu'il est Dieu,

CORON A BENIGNITATIS

Pour l'édification des Simples et la perdition de ceux qui ne le sont pas,

Pour la rage, agréable au Ciel, des savants et des prêtres renégats.

SAINT ANDRÉ

Pierre se réserve la rame et cette fois laisse à son frère l'épervier.

Ce n'est pas peu de chose à la mer qu'un frère qui sait son métier.

Il est puissant, il est debout, il est nu, et ne fait qu'un avec le bateau,

Et soudain, comme un grand nuage de tous côtés, sur la paix rase de l'eau,

Le filet savamment replié à son bras part, s'épand, s'épanouit,

Tombe, file, fond comme un aigle à pic et comme un orage de plomb,

Boit d'un seul trait sa corde et rabat son envergure invisible vers le fond.

La barque évite, il n'y a plus qu'à attendre et à surveiller

COR ON A BENIGNITATIS

La ligne, aussi raide que du fer, qui s'enroule aux grosses mains endommagées.

Mais, grand Dieu ! que c'est lourd, cette fois, à remonter ! Il tire.

Son frère l'aide, la prise est grande, et tous deux n'y peuvent suffire.

Et soudain la poche énorme apparaît, pleine' de choses vivantes qui bouillent,

Le bruit gras, bien cher au pêcheur, du poisson qui reluit et qui grouille !

Et bien que le bord touche l'eau et qu'on soit près de chavirer,

« Vive Dieu, si je ne les garde tous, dit l'Apôtre, et si j'en rejette un seul à la mer !

« Et sans doute qu'ils aimaient mieux leur ténèbre et le fond vaseux, mais tant pis !

« Ils sont à moi, c'est la guerre! dit l'Apôtre, et je ne demande pas leur avis. »

Ils ouvrent de gros yeux, palpitent et ne parlent pas.

C'est une grande chose qu'un poisson, quand Jésus en fait son repas,

Un poisson dans la barque d'André et de Saint Pierre de Rome,

Quand le plus petit quelquefois suffit à rassasier cinq mille hommes !

Pierre, André ! c'est la mer toujours ! levez-vous au nom de Dieu, et jetez le rets à droite.

Et sans doute la nuit fut stérile et l'espérance très étroite.

Mais voici présentement le matin et le ciel qui blanchit depuis l'Europe jusqu'en Amérique !

Lève-toi, au nom de Dieu, pêcheur d'hommes, et jette le grand filet Œcuménique !

La moisson dans la profondeur est là et la chose innombrable qui va paraître.

Jette le filet au nom de Dieu, Pêcheur, et donnénous des prêtres !

Prends-les de toutes parts dans ton filet, tire-les de force au jour supérieur,

Comme un être qui pense mourir, et qui palpète, et qui voudrait être ailleurs !

Car pour l'absolution et le sacrifice bon gré mal gré il nous faut des prêtres et des évêques,

Des prêtres qui nous donnent l'âme et le corps de Dieu à manger et les leurs avec !

Va ton chemin sans t'inquiéter vers le port, Patron, la barre est bloquée,

Vois ton frère à jamais sur la roue qui fait la Croix de Saint André,

Crucifié sur le Compas et sur la Rose des Vents,

Comme il convient à un marin et passeur du Dieu Tout-Puissant,

Circonvenu de tous côtés par la Croix, selon qu'il est écrit

Dans le Martyrologe de Novembre et les Actes de ceux d'Achaïe !

SAINT THOMAS

Comme un homme qui ne commence pas à bâtir avant que tout l'argent soit réuni,

Comme un prince qui ne déclare pas la guerre avec vingt mille hommes quand il en a cent mille contre lui,

Ainsi Thomas qui laisse l'Évangile (et l'année), presque tout, finir avant que son nom s'y trouve.

Et certes il suit Jésus, ne dit rien, mais l'on ne voit pas qu'il approuve,

Jusqu'à ce qu'il s'avance, tout-à-coup (un peu avant que le calendrier soit fini),

Et crie violemment aux autres : « Allons et mourons tous avec Lui ! »

Mais, Seigneur, cependant pour moi c'est une grande chose que de mourir !

C'est une grande chose que d'être Votre Apôtre et cependant je suis prêt à consentir.

Je suis prêt à croire ce que Vous dites, à la condition que ce soit sûr,

Je suis prêt terriblement à m'ouvrir si Vous savez porter dans ce cœur dur,

Plus dur qu'une souche de chêne et qu'un bois serré de châtaignier,

La hache et le coup si profond que le fer y reste enfoncé !

Et je veux bien mourir, mais c'est à la condition

Que Vous mouriez le premier et que toute la Passion,

Toute sans qu'il y manque rien soit consommée, et que de nouveau Vous soyez là,

Ressuscité de la tombe, et que Vous médisiez : Thomas !

Je veux bien Vous croire, Seigneur, et faire ce que Vous voulez,

Si Vous souffrez que je sois un moment dans les trous de Vos mains et de Vos pieds.

Et je dirai que c'est Vous et que Vous êtes mon Dieu et mon Seigneur,

Si Vous me laissez Vous toucher et mettre la main dans Votre cœur !

SAINT JEAN-L'ÉVANGÉLISTE

Jean qu'on chargeait toujours d'interroger le Seigneur dans les cas difficiles

Parce qu'il était le plus jeune et que Jésus l'aimait, — grave et tranquille,

L'étole au flanc comme un prêtre qui va être consacré,

écoute le Fils de Dieu qui prie et qui parle avec solennité.

C'est l'Institution de la Messe avant la consommation de la Croix.

Jean a reçu l'Azyme, il accepte le calice et il boit.

Il boit jusqu'au fond son ami, il boit son maître, il boit son Dieu !

Il boit l'âme et le corps, il boit le sang divin et ferme les yeux.

CORON A BENIGNITATIS

C'est ainsi que notre cœur s'ouvre et quelqu'un enfin y pénètre,

Voici Jésus avec Jean, voici Dieu dans son pouvoir, il est prêtre,

Mon Dieu, voici le simple Jean pour que Vous soyez un seul avec lui!

Il n'est point de plus grand amour que de mourir pour son ami.

Il n'est échange si profond que celui d'une double préférence.

Jean est avec Vous sacrifice et consomme sous les deux apparences.

Ce Jésus sensible à sa droite, le même qui est le Seigneur,

Il vient tout entier de Le boire et sait ce qu'il y a dans Son cœur.

Il sait ce qu'il y a dans Son cœur et que sa demeure y est prête.

Il a trouvé son lieu à jamais et la place où poser sa tête.

Maintenant Jean est très-vieux et il est tout blanc de barbe et de crinière,

Et son visage aussi est si blanc qu'on dirait qu'il en sort de la lumière.

On voit sur lui s'achever l'œuvre d'une étrange vieillesse,

L'étrange éclat sur ce vieillard aux cils blancs du Séraphin qui commence,

L'Aigle à demi déployé parmi les Six Ailes qui naissent !

Il ne dit que peu de choses et se prépare au silence.

Jean, plus qu'apôtre le fils, et docteur du Verbe fait chair,

Que Jésus sur le Golgotha substitua près de sa mère,

Jean qui vit tout jusqu'à la fin et se tenait sur la raie

Entre la terre et la mer pendant que le Septième Sceau se déchirait,

Jean n'a plus qu'une parole pour nous et n'en ajoute aucune autre !

« Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Il est tout blanc. C'est le soir. C'est Éphèse. Il est assis sous un pin.

Une vieille petite perdrix dans son giron s'est blottie et lui donne des coups de bec sur la main.

CORON A BENIGNITATIS

LE SOMBRE MAI

Les Princesses aux yeux de chevreuil passaient A cheval sur le chemin entre les bois.

Dans les forêts sombres chassaient

Les meutes aux sourds abois.

Dans les branches s'étaient pris leurs cheveux fins, Des feuilles étaient collées sur leurs visages. Elles écartaient les branches avec leurs mains, Elles regardaient autour avec des yeux sauvages.

Reines des bois où chante l'oiseau du hêtre Et où traîne le jour livide, Levez vos yeux, levez vos têtes, Vos jeunes têtes humides !

COR ON A BENIGNITATIS

Hélas! je suis trop petit pour que vous m'aimiez, O mes amies, charmantes Princesses du soir !

Vous écoutiez le chant des ramiers,

Vous me regardiez sans me voir.

Courez! les abois des meutes s'élèvent!

Et les lourds nuages roulent.

Courez ! la poussière des routes s'élève ! Les sombres feuillées roulent.

Le ruisseau est bien loin. Les troupeaux bêlent.

Je cours, je pleure.

Les nuages aux montagnes se mêlent.

La pluie tombe sur les forêts de six heures.

TÉNÉBRES

Je suis ici, l'autre est ailleurs, et le silence est terrible :

Nous sommes des malheureux et Satan nous vanne dans son crible.

Je souffre, et l'autre souffre, et il n'y a point de chemin

Entre elle et moi, de l'autre à moi point de parole ni de main.

Rien que la nuit qui est commune et incommunicable,

La nuit où l'on ne fait point d'oeuvre et l'affreux amour impraticable.

COR ON A BENIGNITATIS

Je prête l'oreille, et je suis seul, et la terreur m'envahit.

J'entends la ressemblance de sa voix et le son d'un cri.

J'entends un faible vent et mes cheveux se lèvent sur ma tête.

Sauvez-la du danger de la mort et de 4a gueule de la Bête!

Voici de nouveau le goût de la mort entre mes dents,

La tranchée, l'envie de vomir et le retournement.

J'ai été seul dans le pressoir, j'ai foulé le raisin dans mon délire,

Cette nuit où je marchais d'un mur à l'autre en éclatant de rire.

Celui qui a fait les yeux, sans yeux est-ce qu'il ne me verra pas?

Celui qui a fait les oreilles, est-ce qu'il ne m'entendra pas sans oreilles?

Je sais que là où le péché abonde, là Votre miséricorde surabonde.

Il faut prier, car c'est l'heure du Prince du monde.

COR ON A BENIGNITATIS

OBSESSION

Je Vous ai assiégé, ô Dieu de la Promesse, ô Dieu d'Abraham et de Sem,

Comme Ezéchiel assiégeait cette tuile qui représentait Jérusalem.

J'ai creusé le fossé, j'ai établi la circonvallation

Depuis la sortie du Nord jusqu'à la tour de David, et je suis assis devant Ophel et devant Sion.

Là Vous êtes enfermé avec tous Vos Saints et tous Vos Anges,

Vous avez Vos provisions d'huile et de vin et assez d'eau et de blé dans Vos citernes et dans Vos granges.

Je suis debout à toutes les issues, j'arrête Votre quadriga avec mon corps,

Je suis assis devant Jérusalem et mon cœur veille quand je dors.

Aucun de Vos saints ne peut sortir et aucune de Vos Trois Personnes.

Je suis Votre créature, ô Vous qui avez dit que Vos œuvres sont bonnes.

Ma douleur est l'enceinte sans défaut d'où Vous ne pouvez sortir.

Mon amour est devant Vos pieds le fossé que Vous ne pouvez franchir.

Ce qui ouvre le mur de Dieu ce n'est point la lance,

Mais le cri d'un cœur affligé, car le royaume de Dieu souffre violence.

CHANSON D'AUTOMNE

Dans la lumière éclatante d'automne

Nous partîmes le matin.

La magnificence de l'automne

Tonne dans le ciel lointain.

Le matin qui fut toute la journée, Toute la journée d'argent pur,

Et l'air de l'or jusqu'à l'heure où Dionée Montre sa corne dans l'azur.

Toute la journée qui était d'argent vierge, Et la forêt comme un grand ange en or.

Et comme un ange bordé de rouge avec arbre comme un cierge clair

Brûlant feu sur flamme, or sur or 1

O l'odeur de la forêt qui meurt, la sentir ! O l'odeur de la fumée, la sentir ! et de sang vif à la mort mêlée !

O l'immense suspens sec de l'or par la rose du jour clair en fleur !

O couleur de la giroflée !

Et qui s'est tu, et qui éclate, et qui s'étouffe, et reprend corps,

J'entends au cœur de la forêt finie, Et qui reprend, et qui s'enroue, et qui se prolonge, plus sombre,

L'appel inaccessible du cor.

L'appel sombre du cor inconsolable A cause du temps qui n'est plus,

Qui n'est plus à cause de ce seul jour admirable Par qui la chose n'est plus.

Qui fut une fois, hélas !

Une fois et qui ne sera plus :

A cause de l'or que voici, A cause de tout l'or irréparable,

COR ON A BENIGNITATIS

A cause du soir que voici !

A cause de la nuit que voici, A cause de la lune et de la Grande-Ourse que voici.

BALLADE

Nous sommes partis bien des fois déjà, mais cette fois-ci est la bonne.

Adieu, vous tous à qui nous sommes chers, le train qui doit nous prendre n'attend pas.

Nous avons répété cette scène bien des fois, mais cette fois-ci est la bonne.

Pensiez-vous donc que je ne puis être séparé de vous pour de bon? alors vous voyez que ce n'est pas le cas.

Adieu, mère. Pourquoi pleurer comme ceux qui ont une espérance?

Les choses qui ne peuvent être autrement ne valent pas une larme de nous.

Ne savez-vous pas que je suis une ombre qui passe, vous-même ombre et apparence?

Nous ne reviendrons plus vers vous.

CORON A BENIGNITATIS

Et nous laissons toutes les femmes derrière nous, les vraies épouses, et les autres, et les fiancées.

C'est fini de l'embarras des femmes et des gosses, nous voilà tout seuls et légers.

Pourtant à ce dernier moment encore, à cette heure solennelle et ombragée,

Laisse-moi voir ton visage encore, avant que je sois le mort et l'étranger,

Avant que dans un petit moment je ne sois plus, laisse-moi voir ton visage encore! avant qu'il soit à un autre.

Du moins prends bien soin où tu seras de l'enfant, l'enfant qui nous était né de nous,

De l'enfant qui est ma chair et mon âme et qui donnera le nom de père à un autre.

Nous ne reviendrons plus vers vous.

Adieu, amis! Nous arrivions de trop loin pour mériter votre croyance.

Seulement un peu d'amusement et d'effroi. Mais voici le pays jamais quitté qui est familier et rassurant.

Il faut garder notre connaissance pour nous, comprenant, comme une chose donnée dont l'on a d'un coup jouissance,

L'inutilité de l'homme pour l'homme et le mort en celui qui se croit vivant.

Tu demeures avec nous, certaine connaissance, possession dévorante et inutile !

« L'art, la science, la vie libre »,... — ô frères, qu'y a-t-il entre vous et nous?

Laissez-moi seulement m'en aller, que ne me laissiez-vous tranquille?

Nous ne reviendrons plus vers vous.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

« On m'attend. Rien ne sert de tarder. Adieu! »

Je le vois qui met la main sur la porte avec un sourire douloureux,

Il ouvre — (comme un autre jadis) — la porte et la referme sur lui en silence.

Le voici qui se passe de nous, nous passons hors de sa connaissance.

« Où je suis vous n'êtes pas là et ma mère ne m'a point servi.

Voici la mort, déjà, qui est nécessaire plus que la vie,

La main qui finit tout avec moi et qui ne me laissera plus seul.

Que cette main dans la mienne est chaude et que cette haleine est ardente !

Épouse de peu de moments, que tu es étroite et urgente !

Ce que nous avons à nous dire, nous nous le dirons seul à seul.

Parle clair ! car cette heure est dure et je t'écoute à la sueur de mon front.

Parle vite ! car la chair est faible et l'esprit est prompt. »

Philippe est mort qui était seul et pauvre et petit.

« Et toi du moins n'avais-tu rien à me dire? pourquoi me laisses-tu partir ainsi ? »

Noël 1909.

COR ON A BENIGNITATIS

STRASBOURG

A M. le Dr Bûcher.

La Cathédrale, toute rose entre les feuilles d'avril, comme un être que le sang anime, à demi humain,

Le grand Ange rose de Strasbourg qui est debout entre les Vosges et le Rhin,

Contient bien des mystères dans son livre et des choses qui ne sont pas racontées

Pour l'enfant qui vers ce frère géant lève les yeux avec bonne volonté.

Salut, Mères de la France là-bas, Paris et Chartres et Rouen,

Grandes Maries toutes usées et chenues, ô Mères toutes noires
de temps!

Mais qu'il est jeune! qu'il est droit! comme il tient fièrement sa
lance !

ANNI D EI

Qu'il fait de plaisir à voir dans le soleil, plein de menaces et
d'élégance,

Tel que le bon écuyer qui soutient son maître face-à-face,

L'Ange de Strasbourg en fleur, rose comme une fille d'Alsace !

Dieu n'a point fermé les yeux de la mère pour qu'elle ignore

Ce Fils mystérieux au-dessus d'elle et ce grand laurier dans
l'aurore !

C'est aussi présent que moi ! c'est de la pierre ! c'est aussi sain,

Aussi neuf, aussi vivant, aussi dru que la rose de ce matin,

Ce qui de toutes parts à moi s'ouvre et m'accueille, et qui enfin

M'immerge, profond et divers, quand j'ai franchi le portail,

Asile comme le sein des mers, aussi vermeil que le corail !

De quel soleil au dehors ces feux sont-ils le reflet ?

Comme la voix en dix mille syllabes qui devient un seul grand
poème diapré,

Le jour, en ce silence hors du monde pour y pénétrer,

CORON A BENIGNITATIS

Raconte à travers les vitraux tous les siècles, toute l'histoire profane et sacrée.

Les deux testaments sont ici, la double table de pierre.

Dieu est ici, et non seulement Dieu le Fils, mais Dieu le Père.

Quatre piliers, quatre colosses comme des arbres sont ses témoins

Dans la fosse fortifiée qui garde le Saint des Saints.

Quelqu'un est là, écoutant toute la vie et le cri que fait le sang d'Abel,

Dans le silence et le temps, aveugle comme Samuel !

Le Père et le Fils qu'il engendre et l'Esprit qui En fait procession,

Résident là, c'est là ! dans le mystère de la Circuminsession,

Cependant qu'un rayon suave et lent indique

L'heure fausse que contredit le grand Coq astronomique.

Dieu est présent, et avec lui toute l'Eglise dans l'église,

Tout le passé, mais autant que les histoires précises,

Autant que les Prophètes et les Vertus et le séducteur de la Parabole,

Qui avec un doux souris à reculons entraîne son troupeau de Vierges folles,

M'attirent ces débris, et ces têtes sans corps, et la notice

Sur une pierre déchuée : ERWIN MAGISTER OPERIS,

Et ces Longs Hommes tout travaillés par le temps, qu'on a retirés du Ciel,

Comme un plongeur à grands coups de talons de la mer extrait un mort plein de sel.

Qui n'a senti quelquefois, dans les tristes après-midi d'été,

Quelque chose vers nous languir comme une rose desséchée?

Ah ! de ceux ou de celles-là que nous étions faits pour comprendre et pour aimer,

Ce n'est pas la distance seulement, c'est le temps qui nous tient séparés,

L'irréparable temps, la distance qui efface le nom et le visage :

Un regard seul pour nous seuls survit et traverse tous les âges
!

Dangereuse Nymphé d'autrefois ! ah, qu'on lui bande les yeux,

Qu'on l'attache fortement à la porte du Saint- Lieu,

Comme cette figure sous le porche latéral qu'on appelle la Synagogue !

Ah, qu'on lui rompe ce long dard pour notre perte, analogue

A l'aiguillon même de la mort dont l'Apôtre nous a parlé,

La grande femme folle et vague avec son visage de fée !

Plus vaine que l'eau qui fuit, plus que le Rhin flexueuse,

Elle ne laisse point tomber son arme tortueuse,
Et montre, les yeux bandés, sa charte où il n'y a rien écrit.
Mais de l'autre côté de la Porte est debout avec mépris,
Sans relâche la tenant sous ses yeux froids qui sont faits pour
voir,

L'Église sans aucuns rêves qui ne pense qu'à son devoir,
L'Église qui est appuyée sur la croix et non ce jonc illusoire,
Héritière des jours passés, forte maîtresse d'aujourd'hui :
Et antiquwn documentum novo cedat ritui.

Nous, dédaignant le jour d'hier, réjouissons-nous dans le matin
d'avril !

Laborieux présent, auteur des tâches difficiles,
Moins tu nous laisses d'avenir, plus le passé fut cruel,
Plus grande en nous la douceur amère des choses réelles !
Plus l'œuvre est dure et plus elle est honorable pour nous.
Que le printemps est beau, cette année! et qu'il est doux
De voir peu à peu dans le brouillard se découvrir et se dresser
L'Ange de Strasbourg éternel, rose comme une fiancée !

CORON A BENIGNITATIS

SAINTE ODILE

A M^e Eisa Kœberlè.

« Et naturellement vous dites que je ne l'ai pas aimée? » dit le Père.

« Mais croyez-vous aussi qu'il fût agréable pour un pauvre diable de militaire,

« Avec les nécessités de la politique et par des temps aussi durs,

« Quand on s'est donné tant de mal et que les choses prennent enfin tournure,

« D'avoir chez soi tout le temps ces deux yeux qui me regardaient?

« Pas une bonne femme qui ne sache qu'à sa naissance, il est vrai,

« J'ai voulu la faire tuer à cause de ces mêmes yeux aveugles.

« Mais l'Evêque, en me la rapportant qui voyait, nous a remis dans la règle tous les deux,

« La sienne étant de me regarder et la mienne évidemment de la faire souffrir.

« Et celui qui prétend que je ne l'aimais pas, je n'ai pas autre chose à lui dire,

« Sinon qu'il est une grosse bête et ne connaît pas les gens de mon pays.

« Ah, pour être une sainte, elle n'a pas eu besoin d'autres péchés et ceux de son père lui ont suffi !

« Elle n'a pas eu à chercher son pain ailleurs, ni sa peine, et je lui en donnais assez.

« Et pourtant elle était ma grande fille chérie et je ne pouvais m'en passer,

« Ma grande Odile au visage si doux, avec des petits points de rouille,

« Ma fille d'Alsace en or, chargée de soie comme une quenouille !

« C'est pourquoi vous qui venez la voir sur la montagne en la maison que je lui ai donnée,

« Le meilleur de mes châteaux dans la Vosge, qui est clos et remparé

« D'un tel mur, fait par les gens de chez nous, qu'on n'en trouve nulle part ailleurs,

« Songez à moi qui pour plus tard ici plantai cette source de pleurs !

« C'est moi qui, pour que fût toujours sous ces yeux miraculeusement ouverts

CORON A BENIGNITATIS

« Ce pays que nous avons fait ensemble, elle et moi, et qui est à jamais son douaire,

« Plantai ici mon enfant vénérable et cette fille de mon sang.

« C'est pourquoi vous tous qui venez ici demander la guérison
de vos yeux souffrants,

« Vous tous, les obscurcis d'en bas, tout le peuple clopin-
clopant,

« Batteurs de blé, batteurs de fer, cantonniers et joueurs de
clarinette,

« Porte-besaces, porte-bâtons, porte-bandeaux et porte-
lunettes,

« Enfants que l'on conduit par la main, tristes bureaucrates à
visière,

\< Vieilles sœurs des hôpitaux, soldats de la Légion Étrangère,

« Vous qui montez en chantant vers Odile entre les sapins,

« Songez que c'est tout de même à moi que sont la maison et
le jardin :

« Si Odile vous donne son eau, moi je vous donne de mon vin.

« (Précisément ce bon chrétien sans eau, ce même petit vin de
Ribeauvillé,

« Que l'on ne peut garder longtemps en tonneau et qui se boit
comme du lait.)

« Et vous, jeunes filles de France, qui descendez à grand bruit
dans le crépuscule,

« Priez pour le barbare Euticon dont le nom est si ridicule !

CORON A BENIGNITATIS

SAINT WENCESLAS ROI ET MARTYR

A Zdenka Braunerova.

Ni le coup sauvage du païen, ni la rage des hérétiques,
Ni les traîtres, ni les savants, ni les gens de la politique,
Ni ceux qui sur le seuil solennel où pend le corps assassiné
Ramassèrent le globe d'or et la couronne qui était tombée,
Ni le peuple orphelin qui l'oublie, ne sont efficaces
A détacher de la porte du ciel le magnifique Wenceslas,
A séparer de l'Eglise et de la porte de Dieu
Le poing royal qui la tient par l'anneau et par le milieu.
Main enracinée du martyr à qui tout le corps est suspendu,
Atteste la Porte au troupeau qui est épars et perdu !
D'autres ont acquis par l'or, d'autres ont façonné par le fer,
D'autres ont hérité, et d'autres ont épousé, leur terre.
Mais la Bohême a bu son souverain : pas un champ
Qui ne soit abreuvé de sa chair et pénétré de son sang,
Pas un cœur qui du Roi répandu n'ait reçu la couleur
indélébile!
Après la moisson d'un jour, après l'œuvre du jour servile,
Ressort sur l'écu de l'Europe et témoigne de nouveau,

Où est le centre de l'Europe, où est le nœud de ses eaux,

Ressort encore, éclate encore et vit, et refleurit, et reparaît de nouveau,

CORON A BENIGNITATIS

Témoigne encore, immortellement nouvelle et toujours fraîche,

La tache que fait le sang de Saint Wenceslas sur la neige !

Tiens bon, Tchèque obstiné ! ne lâche point l'Anneau, Wenceslas !

Prie vertigineusement dans le ciel pour le grand désert de blé tout en bas,

Avec ses dures petites vallées soudain et ses larges étangs dormants,

Pour la Bohême qui est assise entre ses Quatre Forêts et qui attend ;

Pour les hommes ardents et fourbes et pour les grosses femmes aux yeux bleus,

Pour le désert de blé immense et platitudineux !

Tout est plat, mais l'on voit tout seul sur le ciel un long clocher comme une fleur d'oignon,

Et (loin de la ligne noire des sapins) une mare avec l'auberge et trois maisons,

Où commence par une croix de bois la route qui mène jusqu'à Dieu,

Bordée de tristes petits pommiers qui s'en vont indéfiniment
deux par deux.

SAINTE LUDMILLA REINE ET MARTYRE

Tout ce qui est voilé, tout ce qui est sans visage et sans attrait,
L'épouse qui n'a pas d'amies, la mère timide et qui se tait,
Dont le cœur profond quelquefois ne se découvre qu'à son fils,
Tout ce qui a donné beaucoup et qui est fait pour le fruit,
Tout ce qui a reçu beaucoup et qui est plein jusqu'aux bords,
Tout ce qui sait beaucoup et ne livre rien au dehors,
Tout ce qui, comme les grandes reines et les nonnes,
Contient complètement son âme, a Ludmilla pour patronne.
Elle ne quitte point son voile et meurt étouffée
Sans aucun étonnement et sans s'être retournée.
Le meurtrier, comme on secourt une femme qu'on voit faiblir,
COR ON A BENIGNITATIS
La tient étreinte, le temps qu'elle met à mourir,
Et tout-à-coup, entre ses bras, se détache et se dénoue
La lourde tresse blanche où brillent quelques fils roux.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE MARTYR

Là-bas, sous le vieux moulin, quelle est cette vague lumière?

— C'est le corps de Jean l'entêté qu'on a jeté dans la rivière. —

La lune délicieuse éclaire la nuit de Mai !

Cinq étoiles au ras de l'eau indiquent la place où il est.

Il flotte, retenu par un pieu, et roule au gré du courant,

Pour n'avoir pas voulu révéler au tyran

Ce qu'une femme lui a dit au confessionnal.

Les bras en croix, retenu par le surplis sacerdotal,

Il roule sur le dos, tout brillant dans l'eau rapide.

Les grands nuages lents traversent le ciel splendide.

Tout se donne à la nuit et tout croit à l'été !

C'est le milieu de Mai ! Là-haut dans le jardin du meunier.

Un petit arbre tout blanc éclate dans le clair-de-lune.

Les voix du quartier juif se taisent une à une.

Une femme chante, puis se tait. Le dormeur

Entend bien loin sur le pont la voix de son chien qui pleure.

Ah, que le monde est loin maintenant ! A jamais

Voici la vie enfin surmontée par la paix !

Plus puissant que jadis la cloche Sigismonde,

L'astre étrange des nuits se mêle à l'eau qui gronde.
De quels flots, ciel ou fleuve encore, est-il l'épave?
On dirait qu'à leur bruit se mêlent des mots slaves,
Comme d'une femme tout bas qui sanglote et qui murmure.
Sa ville autour de lui, toit sur toit, mur à mur,
Jusqu'au Château Royal s'étage vers l'azur.

CORON A BENIGNITATIS

Il voit sur lui, Matière absorbée par la Forme, Du triple Ciel
s'ouvrir les passages énormes, Et tout là-haut, central, immense
et tout petit, Entre les bras du Père Éternel, Jésus-Christ.

L'ENFANT JÉSUS DE PRAGUE

Il neige. Le grand monde est mort sans doute.

C'est décembre.

Mais qu'il fait bon, mon Dieu, dans la petite
chambre 1

La cheminée emplit de charbons rougeoyants

Colore le plafond d'un reflet somnolent,

Et l'on n'entend que l'eau qui bout à petit

bruit.

Là-haut, sur l'étagère, au-dessus des deux lits, Sous son globe de verre, couronne en tête, L'une des mains tenant le monde, l'autre prête A couvrir ces petits qui se confient à elle, Tout aimable dans sa grande robe solennelle Et magnifique sous cet énorme chapeau jaune, L'Enfant Jésus de Prague règne et trône. Il est tout seul devant le foyer qui l'éclairé

Comme l'hostie cachée au fond du sanctuaire, L'Enfant-Dieu jusqu'au jour garde ses petits

frères.

Inentendue comme le souffle qui s'exhale, L'existence éternelle emplit la chambre, égale A toutes ces pauvres choses innocentes et

naïves !

Quand il est avec nous, nul mal ne nous arrive. On peut dormir, Jésus, notre frère, est ici. Il est à nous, et toutes ces bonnes choses aussi : La poupée merveilleuse, et le cheval de bois, Et le mouton, sont là, dans ce coin tous les

trois.

Et nous dormons, mais toutes ces bonnes choses

sont à nous !

Les rideaux sont tirés... Là-bas, on ne sait où, Dans la neige et la nuit sonne une espèce

d'heure.

L'enfant dans son lit chaud comprend avec

bonheur

Qu'il dort et que quelqu'un qui l'aime bien

est là, S'agite un peu, murmure vaguement, sort le

bras,

Essaye de se réveiller et ne peut pas.

LE JOUR DES CADEAUX

C'est vrai que Vos Saints ont tout pris, mais il me reste mes péchés !

Quand je serai sur mon lit de mort, Seigneur, fort jaune et bien mal rasé,

Quand je repasserai ma vie et ferai mon examen général,

Je suis riche ! et si le bien est rare, il me reste tout le mal.

Je n'ai pas mis un jour à Vous préparer, Seigneur, de quoi me pardonner.

Ce n'est dans aucun mérite que je m'assure, mais dans mes péchés.

Chaque jour a le sien, les voici, et j'en sais le compte comme un avare.

S'il Vous faut des vierges, Seigneur, s'il Vous faut des braves sous Vos étendards,

S'il y a des gens à qui, pour être chrétiens, les paroles n'aient pas suffi,

Et qui aient su que s'il est beau de Vous suivre, c'est qu'il y va de la vie,

Voici Dominique et François, Seigneur, voici Saint Laurent et Sainte Cécile !

Mais si Vous aviez besoin par hasard d'un paresseux et d'un imbécile,

S'il Vous fallait un orgueilleux et un lâche, s'il Vous fallait un ingrat et un impur,

Un homme dont le cœur fût fermé et dont le visage fût dur,

Et tout de même ce n'est pas les justes que Vous êtes venu sauver mais ceux-là,

Quand Vous en manqueriez partout, il Vous restera toujours moi !

— Et puis il n'est homme si vulgaire qui ne Vous ait gardé quelque chose de nouveau,

Et qui n'ait fabriqué pour Vous, en dehors de ses heures de bureau,

Espérant que l'idée un jour Vous viendra de le lui demander,

Et que peut-être ça Vous plaira, quelque chose d'affreux et de compliqué,

Où il a mis tout son cœur et qui ne sert à quoi que ce soit.

CORON A BENIGNITATIS

Ainsi ma petite fille, le jour de ma fête, qui s'avance avec embarras,

Et qui m'offre, le cœur gonflé d'orgueil et de timidité,

Un magnifique petit canard, oeuvre de ses mains, pour y mettre des épingles en laine rouge et en fil doré.

ANN1 DEI

LA VISITATION

Le prêtre Zacharie d'Hébron, père de Jean, était une espèce de pope ou comme l'un de nos curés,

Car les prêtres dans ce temps-là avaient la permission de se marier.

Et sans doute aussi qu'il avait un petit jardin derrière son presbytère,

Tout plein de ces fleurs qui ont une odeur très forte, spéciales aux jours caniculaires.

C'est là que Marie, abiens in montana, est allée voir sa sœur Elisabeth.

Elle, la regarde, et dit : Ah ! Elle dit : Ah ! seulement et baisse la tête,

Car elle a tout compris d'un seul coup, son sein a profondément tressailli,

CORON A BENIGNITATIS

Et joignant ses deux mains de pauvre femme, elle dit bien bas
: Unde hoc mihi ?

Et il me semble aussi que je suis là, qui regarde tout.

Et je vois les coins de la pauvre bouche qui tremblent et les larmes qui apparaissent tout-àcoup,

Ces larmes profondes des gens qui ne sont plus jeunes, d'un cœur qui manque et qui s'anéantit,

Et cette grimace que l'on fait quand on pleure comme quelqu'un qui rit.

Elle pleure, mais la joie incommensurable est dans ses yeux.

La mère de Saint Jean-Baptiste regarde la mère de mon Dieu !

O bienheureuse Elisabeth, qui vis Marie dans le premier Stabat,

La Sagesse éternelle de Dieu récitant le Magnificat!

Ah, puissions-nous, comme vous ce soir-là dans le petit jardin judaïque,

Refaire cette promenade pas à pas que font tous les fidèles catholiques,

Et quand nous avons bien ouvert notre cœur coupable et que nous avons tout dit,

Sentir dans notre main qui tremble les doigts de notre mère Marie !

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie. »

CORON A BENIGNITATIS

LA TRANSFIGURATION

Montons au Thabor avec Lui : Jésus est mûr.

L'hostie va être un instant élevée, voici le centre des Saints Mystères.

L'homme parfait dans le Christ atteint sa parfaite figure,

Et ses pieds comme d'eux-mêmes se séparent de la terre.

Le grain est dur, la grappe est grosse, c'est l'été.

Les temps sont venus que Dieu enfin couronne Sa création tout entière.

L'homme est l'animal parfait, Jésus est l'homme consommé,

Toute forme vivante en lui atteint son suprême exemplaire.

Ce qui est vêtement devient comme de la neige, ce qui est chair brille comme de la lumière.

La Loi et les Prophètes aussitôt apparaissent en sa présence,

Comme l'iris où ne manque pas le soleil, et le Fils quand voici le Père :

« Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance. »

Lisons-nous qu'à ce moment notre frère nous ait été changé?

Son visage, ses yeux, — son cœur; — ses pieds que nous avons touchés?

Rien n'est changé dans le Christ, mais tout est transfiguré,

La figure pleinement répond à la chose figurée.

C'est nous-mêmes pour toujours! C'est notre corps même et c'est notre mesure!

C'est le fils de Marie et de Joseph, et c'est

Où bat ce cœur en qui un seul Jésus est fait d'une double nature

La Deuxième Personne de la Trinité qui dit au Père ce qu'il est.

COR ON A BENIGNITATIS

O paroxysme avec Dieu de la parole sur le Thabor !

Un seul instant et ce qui passe avec Jésus a passé,

L'homme naturellement passe à son auteur sans la mort,

Un seul instant, et l'homme passe à ce qui n'a pas commencé !

Silence et vaste abandon de la terre qui est quitte et dépouillée
!

Et soleil fixe au ciel de ce dur jour où je suis né.

O petit astre créateur, terrible à la chair créée,

Lorsque tout le ciel et la terre se montrent en leur évidente vacuité !

Que m'importent la terre et le monde, et tout ce remplissage de fables?

Quand Dieu est là et que je suis spéculateur du fait.

Je sais que ce n'est point ma nuit, c'est le Jour qui est véritable,

C'est l'infirmesoleil en moi qui veut naître de ce qui est.

CHANT DE LA SAINT-LOUIS

Les mailles du filet sont dissoutes et le filet lui-même a disparu.

Le filet où j'étais retenu s'est ouvert et je n'y suis plus.

Je n'ai plus pour prison que Dieu et la couleur sublime de la terre.

C'est toujours la même moisson et c'est le même désert.

Aucun chemin n'y conduit, il n'y a pas de carte de la contrée,

Mais le travail à la même place dans la boue, dans la pluie et dans la durée.

CORON A BENIGNITATIS

Aucun chemin n'y conduit, mais le temps et la foi dans le mois d'août.

Et nous n'avons point changé de place, la voici radieuse autour de nous.

Bénis soient l'entrave jusqu'ici et les liens qui me tenaient lié !

Il les fallait forts et sûrs avant que la prison soit arrivée.

Ma prison est la plus grande lumière et la plus grande chaleur,

La vision de la terre au mois d'août, qui exclut toute possibilité d'être ailleurs.

Comment aurais-je du passé souci, du futur aucun désir,

Quand déjà la chose qui m'entoure est telle que je n'y puis suffire?

Comment penserais-je à moi-même, à ce qui me manque ou m'attend,

Quand Dieu ici même hors de moi est tellement plus intéressant?

Ce champ où je suis est de l'or, et là-bas audessus des chaumes,

Cette ineffable couleur rose est la terre même des hommes !

La terre même un instant a pris la couleur de l'éternité,

La couleur de Dieu avec nous et toutes les tribus humaines y sont campées.

Ineffable couleur de rose et les multitudes humaines y sont vivantes !

Une mer d'or et de feu entoure nos postes et nos tentes.

C'est le jour de la Saint Louis, Confesseur et Roi de France.

Je tiens l'étoffe de son manteau dans mes doigts, les gros épis rugueux de blé qui en forment la ganse.

De toutes parts je vois les meules qu'on bâtit et les rangs de gerbes entassées,

Et les profondes fumées grelottantes des avoines qui ne sont pas coupées.

L'étoffe est d'or et la bordure est de velours bleu presque noir,

Comme la double forêt qui était autour de Senlis hier soir.

Quelle tristesse peut-il y avoir quand chaque année le même mois d'août est fatal?

La tristesse n'est que d'un moment, la joie est supérieure et finale.

La lumière a tout gagné peu à peu et la nuit est exterminée.

De grosses compagnies de perdreaux sous mes pas éclatent sur la terre illuminée.

Je sais et je vois de mes yeux une chose qui n'est pas mensongère.

Je suis libre et ma prison autour de moi est la lumière!

La terre rit et sait et rit et se cache dans le blé et dans la lumière !

Pour garder le secret que nous savons, ce n'est pas assez que de se taire !

HYMNE DES SAINTS ANGES

A Gabriel Fri^eau.

Le Dieu fort, le Dieu des Armées, Qui, d'un seul mot disséminées, Créa toutes choses ensemble, Pour que toutes lui ressemblent, Même Béhémoth qui beugle, La bête qui ne le connaît pas, Les hommes qui ne l'aiment pas, Les semences d'âmes sans yeux, Et par millions dans les cieux Les astres radieux et aveugles,

Voulut aussi près de son cœur En deçà des choses visibles Se réserver pour serviteurs Les ordres inextinguibles

COR ON A BENIGNITATIS

D'êtres en qui tout fût esprit.

Vision sans aucun mélange, Amour où ne préjudicie Rien d'extérieur et d'étrange.

Ceux-là sont ses enfants chéris, C'est la Garde dans la Nuit, Le chœur mystérieux des Anges !

C'est une armée qui salue !

C'est un peuple dans l'Aurore !

C'est l'office, qui continue Vers le Père, ininterrompu De ceux-là qui étaient d'abord !

En présence de l'Unité C'est le Nombre qui adore !

C'est l'âme entièrement sonore Et de sa source indétachée Qui regarde la vérité.

L'enfant fidèle et parfait Regarde celui qui l'a fait.

Dieu qui, chacun par son nom, Connaît tous ses petits oiseaux,
A rassemblé dans sa maison

Qui est scellée de sept sceaux Ces grains ailés par millions
Dont chacun diffère en espèce.

Du Séraphin à l'Ange ils sont Les types et les promesses De
toute la Création, Et dans l'éternelle Sion La Préface de la Messe.

Nul ne s'agenouille et ne prie, Nul ne donne raison à Dieu, Nul
ne pleure et ne voit sa vie, Nul avec un cri douloureux Ne s'ouvre
au Fils de Marie, Sans que son âme ensevelie Ne se pénètre peu à
peu De l'aimable compagnie Des Anges délicieux :

O éclosion de l'Ami !

Du frère spirituel, Du guide qui nous est choisi Pour nous
communiquer le Ciel Et nous fondre à la hiérarchie De ceux-là
dont il est dit Qu'ils ne prennent ni ne sont pris

CORON A BENIGNITATIS

En mariage corporel !

Nul du Père n'est accueilli

Qui n'est semblable à ses petits.

Lorsque le soleil se lève,

L'œuvre de la terre commence.

Le champ propose, l'homme achève.

Et quand il a fait son labour

Le soleil reprend à son tour
La moisson qui gagne accroissance
De la nouvelle semence.

Tel, une fois dans le sentier
De l'étroite et longue science,
Maladroit, chacun de nos pieds
Suit, pas à pas, l'appel altier
Des ailes de l'intelligence !

Et quand nous avons confessé
Notre péché toujours le même,
Nous entendons, toujours le même,
Reconnaissance et soupir,
L'aveu vers le Dieu de bonté
Qui l'a fait pour ne point mourir
De l'Ange participé.

C'est pourquoi que nul ne méprise A cause qu'il ne la voit pas
Cette main que Dieu a commise Pour tenir la nôtre ici-bas.

Nulle route n'est si raide Qu'un Ange ne nous précède.
Près de l'infirme et du vieux Se tient quelqu'un qui voit Dieu.
Malheur à qui le scandalise !

L'innocent ne pardonne pas.

Le Cœur obscur ne déçoit pas L'œil limpide qui le garde Du virginal compagnon Et rien ne fait attention, Comme un enfant qui regarde !

Quand entre la mort et la vie Dans l'agonie graduelle L'âme frémissante étudie L'amer commencement du Ciel, Ah ! puis-sions-nous, comme Tobie, Au jour de son pèlerinage, Quand il al-lait, modeste et sage, Vers la fille de Raguél, Voir un instant qui sourit

Fièrement et nous appelle, Parmi les ombres épaissies De notre Mésopotamie, Compatissante et fidèle, La face de Raphaël !

COMMÉMORATION DES FIDÈLES TRÉPASSÉS

Commémoration du jour de la première pénitence où Dieu se re-pentit de son ouvrage,

A cause de l'homme à peine commençant qui fornique et pros-titue son image,

La semence de toutes les espèces est conservée dans l'Arche qui flotte à l'abri du naufrage Sur les eaux qui recouvrent la terre.

Premier Novembre, commémoration du déluge dans l'obscuri-té et le brouillard qu'on peut couper comme du pain !

Mais à l'église le matin, fête double-majeure en or et en latin et Anniversaire de Tous-les- Saints,

De tous les Saints sans qu'il en manque un seul

CORON A BENIGNITATIS

dont le Ciel pour s'allumer a attendu que le nôtre fût éteint

Dans l'inimaginable Mystère !

Au chœur, recension de tous les Saints jusqu'au dernier avant
Midi, et le soir

Intronisation de la mort à tous les murs, exhaussement du pli
funèbre dans le noir !

Entrée avec nous de tous les morts, la cloche sonne dans la
pluie ! dont nous gardons ou non la mémoire,

Commencement de la nuit.

Commémoration de tous les morts, commencement de Tous-
les-Fidèles-Trépassés,

La lampe qu'on allume avec un frisson, glas des cloches dans
la pluie glacée, pleur,

Gêne, poids du péché mortel sur le coeur, et peur du Juge-
ment dernier, Anticipation de l'agonie !

Je lis l'Office des Morts dans la nuit, et bientôt je serai mort
aussi, et déjà le monde extérieur a disparu.

Un brouillard aussi obscur, aussi cru que l'eau de mer, enseve-
lit le port et les rues.

Il n'y a plus que moi de vivant dans la lampe, et sous moi ser-
rées les eaux de ces grandes multitudes inentendues '

A qui je lis le Miserere !

Je suis vivant, et l'onde et le remuement sous moi de ces grandes multitudes pitoyables !

Je lis le Miserere à la mer sans bordure qui gît entre le ciel et le diable,

Je lis et j'entends respirer, tout près dans l'éternité, sous moi battre la mer coupable, Le peuple qui ne peut plus mériter.

Incapable de mériter et livré sans aucune défense à la Grâce !

L'âme sans habit et sans corps, exhibée à Dieu face à face,

La mer toute nue qui bout et qui frit dans la vision et la glace

D'un soleil de froid et de nuit !

1 Aquaî quas vidisti populi sunt et gentes et linguae.

Apoc. XVII, 16.

Dieu vérifié dans le soleil dur, le même qui sert à l'Enfer !

Mais la purgation est plus complète que le supplice, plus intime, plus aiguë et plus foncière.

C'est autre chose à supporter que Dieu tout pur ! et la préparation à Lui-même est plus sévère Qu'il n'en faut pour choir en un puits.

La lampe est basse et la nuit est comme un carré de drap noir par derrière,

Non point la nuit qui est l'ombre du jour, mais le néant de toute lumière,

Et je suis comme un prisonnier dont le tour est venu et qui sur
le papier judiciaire suit d'avance pas à pas

Sa sentence et son itinéraire.

L'instant de la rupture effroyable et l'arrivée où les autres sont
déjà !

La clémence qui a cessé et le Juge qui est là !

Et j'espère fermement que l'Enfer n'est pas pour moi, ni l'astre
invisible d'en bas :

Cependant c'est possible.

Que l'Enfer pour le temps éternel soit possible et c'est assez !

Et je lis amèrement l'Office et l'essor coup sur coup de ses
grandes ailes désespérées,

Le psaume à longs cris vers par vers et l'obsécration
entrecoupée

Par les neuf Lectures terribles !

Car nous sommes peu de chose, ô mon Dieu, et nous savons
bien que Vous êtes le plus fort,

Vous nous interrogez, et quand on veut s'expliquer, c'est tout
de même nous qui avons tort,

L'argument péniblement que nous avons essayé

de mettre ensemble est interrompu par la mort.

Cependant nous avons quelque chose à dire !

« Pourquoi Te dresses-Tu contre moi et penses- Tu que je suis Ton ennemi?

Est-ce que Tu trouves digne de Toi de me suivre ainsi pas à pas et de me regarder ainsi?

Épiant la chose que je vais faire, faisant attention à ce que j'ai dit,

Comme si c'était tout pour toujours ?

CORON A BENIGNITATIS

« Moi que Tu vois fuir comme une ombre et qui jamais ne demeure dans le même état !

Moi qui vais être détruit dans un moment comme un vêtement qui est mangé par les cancrelats !

Et je dis que je n'ai rien fait contre Toi, puisque l'homme ne peut pas

Sortir de Ta main qui l'entoure !

« Va, c'est vrai que je suis un homme et je sais bien que Tu es Dieu !

Et c'est vrai que mes péchés sont grands, je le sais, mais mon malheur est au-dessus d'eux !

Laisse-moi en repos un moment, éloigne-Toi de moi un peu

Le temps que j'avale ma salive !

« Le Ciel et la Terre passeront, mais la souffrance de l'Innocent est inexpiable.

Entends le cri de Tes petits qu'on tue et le silence de l'enfant
qui n'est pas coupable,

Qui meurt seul dans le désespoir final et dans des ténèbres
ineffables,

En attendant que Ton règne arrive !

« Ça ne fait rien, ô mon Dieu, et je sais bien que ça n'est pas
Votre faute !

C'est nous qui nous sommes fait l'Enfer des Sept Flammes de
Votre Pentecôte !

Je sais que Vous n'y pouvez rien et Votre perte est aussi griève
que la nôtre,

Qui Vous privons de Vos enfants !

« Mais quand Vous auriez tort, je dirais encore que Vous avez
raison, ô mon Père !

Avec l'éternité que Vous administrez, avec la damnation et
l'enfer,

Il est une chose, Dieu suprême, une que Vous ne pouvez pas
faire,

C'est d'empêcher que je Vous aime !

« Et quand Vous me damneriez, je dirais encore que c'est Vous
qui êtes le meilleur.

Il y a une chose que Vous ne pouvez pas empêcher, c'est que
Vous soyez, Seigneur !

Et quand Vous me damneriez, je sais que Vous êtes mon Créateur !

Vous êtes mon Père tout de même ! »

CORON A BENIGNITATIS

La lampe file et tremble, et je suis seul, et ma lampe est bientôt éteinte.

J'entends, détaché de tout, un seul coup dans le néant qui tinte, l'heure,

Mais par delà la profondeur et le temps, par delà les ténèbres et la crainte,

Je sais que mon Rédempteur vit !

Je crois que mon Rédempteur vit et que je le verrai à mon dernier jour !

Tu tendras la main droite à Ton œuvre et je Te tendrai la mienne à mon tour.

Et je T'affronterai qui me regardes, avec cette espèce d'amour

Propre à l'Homme que Tu fis !

J'écoute et j'entends tout-à-coup une sirène, puis trois ensemble, puis toutes, et tousser les rauques remorqueurs dans le brouillard.

Du fond de l'espace sans nom et de tous les horizons du Purgatoire,

C'est la mer comme au temps de Noé barre à barre qui monte, l'ébranlement là-bas et la tribulation dans le noir

Des Eaux dont il n'est mémoire ou nombre !

Commémoration de la Mort qui est au-dessus de tous les horizons !

Commémoration de la mer qui est haute et qui, dans le recoin du havre le plus profond,

Cogne et vient avertir que le premier bateau est parti et que ce n'est déjà plus le second

Qui tousse et qui signale dans le brouillard !

CORON A BENIGNITATIS

SAINT FRANÇOIS-XAVIER

A Francis Jammes pour sa fête.

Après Alexandre le Grand et ce Bacchus dont parle la poésie,

Voici François, le troisième, qui se met en route vers l'Asie,

Sans phalange et sans éléphants, sans armes et sans armées,

Et non plus roi dans le grand bond des chiens de guerre, et radieux, et couronné,

Le plus haut parmi la haute paille de fer et le raisin d'Europe entre les doigts,

Mais tout seul, et petit, et noir, et sale, et tenant fort la Croix !

Il s'est fait un grand silence sur la mer et le bateau vogue vers Satan.

Déjà de ce seuil maudit il sort un souffle étouffant.

Voici l'Enfer de toutes parts et ses peuples qui marchent sans bruit,

Le Paradis de désespoir qui sent bon, et qui hurle et qui tape dans la nuit !

D'un côté l'Inde, et le Japon là-bas, et la Chine, et les grandes Iles putrides,

L'Inde tendue vers en bas, fumante de bûchers et de pyramides,

Dans le cri des animaux fossoyeurs et l'odeur de vache et de viande humaine,

(Noire damnée dans ton bourreau convulsive fondue d'une soudure obscène,

O secret de la torture et profondeur du blasphème !)

D'un côté les millions de l'Asie, l'hoirie du Prince de ce Monde,

(Et le trois fois infâme Bouddha tout blanc sous la terre allongé comme un Ver immonde !)

D'un côté l'Asie jusqu'au ciel et profonde jusqu'à l'Enfer !

(Il vient un souffle, il passe une risée sur la mer) —

De l'autre ce bateau sur la mer un point noir ! et sur le pont

Sans une pensée pour le port, sans un regard pour l'horizon,

CORON A BENIGNITATIS

Un prêtre en gros bas troués à genoux devant le mât,

Lisant l'Office du jour et la lettre de Loyola.

Maintenant depuis Goa jusqu'à la Chine et depuis l'Ethiopie
jusqu'au Japon,

Il a ouvert la tranchée partout et tracé la circonvallation.

Le diable n'est pas si large que Dieu, l'Enfer n'est pas si vaste
que l'Amour,

Et Jéricho après tout n'est pas si grande que l'on n'en fasse le
tour.

Il a reconnu tous les postes et levé l'enseigne obsidionale;

Son corps pour l'éternité insulte à la porte principale.

Il barre toutes les issues, il presse à toutes les entrées de So-
dome ;

L'immense Asie tout entière est cernée par ce petit homme.

Plus pénétrant que la trompette et plus supérieur que le
tonnerre,

Il a cité la foule enfermée et proclamé la lumière.

Voici la mort de la mort et l'arme au cœur de la Géhenne,

La morsure au cœur de l'inerte Enfer pour qu'il crève et pour-
risse sur lui-même !

François, capitaine de Dieu, a fini ses caravanes ;

Il n'a plus de souliers à ses pieds et sa chair est plus usée que sa soutane.

Il a fait ce qu'on lui avait dit de faire, non point tout, mais ce qu'il a pu :

Qu'on le couche sur la terre, car il n'en peut plus.

Et c'est vrai que c'est la Chine qui est là, et c'est vrai qu'il n'est pas dedans :

Mais puisqu'il ne peut pas y entrer, il meurt devant.

Il s'étend, pose à côté de lui son bréviaire,

Dit : Jésus ! pardonne à ses ennemis, fait sa prière,

Et tranquille comme un soldat, les pieds joints et le corps droit,

Ferme austèrement les yeux et se couvre du signe de la Croix.

CORON A BENIGNITATIS

SAINT NICOLAS

Voici l'hiver tout-à-fait et Saint Nicolas qui marche entre les sapins

Avec ses deux sacs sur son âne pleins de joujoux pour les petits Lorrains.

C'est fini de cet automne pourri. Voici la neige pour de bon.

C'est fini de l'automne et de l'été et de toutes les saisons.

(O tout cela qui n'était pas fini, et ce noir chemin macéré, hier, encore,

Sous le bouleau déguenillé dans la brume et le grand chêne qui sent fort !)

Tout est blanc. Tout est la même chose. Tout est immaculé.

La terre du ciel a reçu sa robe superimposée.

Tout est annulé, mal et bien, tout est neuf et recommence de nouveau.

L'absence de tout est en bas et les ténèbres sont en haut.

Mais dans un monde blanc il n'y a que les Anges pour être à l'aise.

Il n'y a pas un homme vivant dans tout le diocèse,

Il n'y a pas une âme éveillée, pas un petit garçon qui respire,

A l'heure où tu viens vers lui dans la nuit, puissant Évêque de Myre !

O pontife ganté dans la nuit ! Espérance des petits garçons

Qui sont tellement braves depuis hier et qui savent depuis deux jours leurs leçons,

Saint Nicolas à qui Dieu d'un seul pas a donné le pouvoir de tout changer,

Et qui sais faire d'un seul coup de ce monde mal arrangé,
Avec force étoiles naïves et pompons et pendeloques roses et bleues,
Un étrange paradis faux et une grande salle de jeux,
Laisse-nous les yeux fermés trois fois de suite taper au milieu de ta baraque,
Apporteur des choses futures qui tiens toute la Création dans un sac !
Que d'autres prennent les soldats et les chemins de fer et les poupées !
Pour moi, donnez-moi seulement cette seule boîte bien fermée :
Il suffit que j'y fasse un trou et j'y vois des choses vivantes et toutes petites :
Le Déluge, le Veau d'or et la punition des Israélites,
Tout un monde intérieur avec un soleil qui marche tout seul,
Une scène où deux hommes se battent à cause d'une femme en deuil,
Et jusqu'au fond de cette maison future qui est la mienne, pleine de lumières et de meubles et de petits enfants :
Je regarde par la cheminée d'avance tout ce qui se passe par dedans.

CHANT DE MARCHE DE NOËL

Allons, il est l'heure de partir, y sommes-nous tous, les enfants?

Avez-vous bien tout ce qu'il faut, car il fait choc! dehors, les galoches et les manteaux, les voiles, les cache-nez et les gants ?

Alors soufflez la lampe et venez, car moi, je marche par devant.

J'ai fait le chemin, c'est moi qui vous conduirai, qu'aucun autre ne fasse l'important.

On a éteint, voici notre petit groupe tout noir à la clarté du feu qui meurt,

Ceux qui me sont unis par le sang, ceux-là qui me sont unis par le cœur,

Et le vieux avec sa vieille, les servantes et les jeunes gens, et la mère avec ses enfants,

Et le juste qui a porté le poids du jour avec l'ouvrier de l'onzième heure.

COR ON A BENIGNITATIS

Il fait trop sombre pour se compter, on dirait que nous sommes plus nombreux que tout à l'heure.

S'il y a des morts qui se soient joints à nous, soyez les bienvenus, chers parents !

N'ayez pas peur de nous, nous nous sommes tous confessés ce soir, prenez place entre les innocents.

Tous à l'exception de ceux-ci qui croient et qui doutent encore à moitié,

Et qui, s'étonnant un peu, cependant m'accompagnent par amitié.

Qui, prenant mon grand bâton, passe devant comme un ménétrier,

Chantant notre chant de marche de Noël à plein gosier va-comme-je-te-pousse,

Un seul vers si je n'en trouve qu'un dans mon sac, et d'autres qui viennent tous ensemble par secousse.

Quand il n'y a pas de rime, il faut, ma foi, s'en passer.

Si mon vers ne va pas tout droit, ce n'est pas qu'il y manque des pieds,

Précédant de peu ma pensée, comme l'aveugle qui tâte avec son bâton.

Mais le chemin aussi n'est pas commode, cette neige n'est pas du coton.

Allons tout de même en avant, de par Dieu ! à cœur joyeux tout est bon.

Si ma chanson ne vous va pas, je la chanterai cependant tout du long.

Le quadruple Alléluia avec neume, et non pas croac ! et Requiem !

Car c'est la grand'nuit que par toutes les routes les chrétiens
sont en marche vers Bethléem,

Et nous, combien que peu nombreux nous faisons notre
peloton.

La porte pas plus tôt ouverte, voici tout le ciel qui nous saute
aux yeux !

Un million d'étoiles piquantes avec la Voie Lactée au milieu.

Ministre de la solennité, le ciel énarre la science aux cieux.

Le firmament dans son immense ornement raconte la gloire
de Dieu.

Un seul éclair ! c'est toute l'armée des cieux qui dégaine, ran-
gée sur nous avec ses capitaines, spécialement cinq ou six,

L'immense peuple entremêlé d'une seule voix chantant Gloria
in excelsis !

Spécialement cinq ou six étoiles, et voyez celle-ci la plus belle !

COR ON A BENIGNITATIS

O Globe spirituel suspendu sur la sainte Etable!

Vase de la lumière consacrée que nous apporte un ange
indubitable.

Pour toi, ville de David et de Booz, ô Bethléem Ephrata,

Certes tu n'es pas la plus mince entre toutes les cités de Juda,

Puisqu'à ton flanc cette nuit doit naître le Sauveur des
hommes !

Chacun est venu du plus loin t'apporter ce nom dont il se nomme.

Que de lumières dans tes rues ! que de tapage et que d'affaires !

César Auguste aujourd'hui recense toute la terre.

L'Enfant Prodigue, qui traite le Mauvais Larron et les employés du Comput,

Se divertit chez le rôti-seur avec les joueuses de flûte.

Il y a un feu pour chacun, excepté pour le Roi du Ciel.

Pauvre Jésus, quand tu te présentes, il n'y a jamais de place à l'hôtel !

Joseph, avec l'humble Marie sur le petit âne, s'en va de porte en porte.

L'aubergiste, quand il voit cette femme enceinte, appelle au secours et main-forte !

Et refoule avec sa serviette sur le perron et sous la branche de sapin

Saint Joseph qui n'a point son auréole sur la tête, mais une vieille casquette en peau de lapin.

C'est pourquoi, nous, n'ayant point de l'argent pour faire ici la débauche,

Nous laisserons la ville à droite et prendrons ce chemin sur la gauche,

Qui conduit vers le désert et les communaux comme l'indique

Le pas fréquent de ces animaux agréés par le Lévitique.

Tournons à ce coin maintenant et là-bas où sont la herse et l'araire,

Sous le grand chêne d'Abraham, voyez-vous ce trou dans la terre ?

C'est là.

CORON A BENIGNITATIS

Restons tous en repos un moment attendant que minuit sonne.

Quelques minutes encore et notre longue attente est finie !

Les semaines de Daniel ont terme, Noël commence aujourd'hui.

Hodie lux illuxit noHs, coeli fadi sunt melliflui.

En ce point même l'éternité prend sa source, aujourd'hui

Le Verbe commence en nous comme il a commencé avec Dieu dans le Principe !

Acte de la pure origine à qui notre nature participe

O grâce qui passe la faute ! effet qui transfigure la promesse !

Mystère d'une triple naissance honoré d'une triple messe !

Voici que nos yeux les premiers vont contempler le Verbe
véridique,

Déposé sur le corporal selon l'indication de la rubrique.

Minuit sonne. Poursuivez votre chemin et entrez.

Quel cœur si dur qui ne se fonde au spectacle qui nous est pré-
senté !

Lui qui nous aime tant, qui ne l'aimerait de son côté,

Et n'aurait les larmes aux yeux, prenant entre ses bras, ce petit
pauvre?

Et si quelqu'un de vous doute encore, qu'il se range à l'écart et
vérifie

Ce papier où pour lui depuis Moïse j'ai recensé les prophéties.

Car aujourd'hui un enfant nous est né, un tout petit nous a été
donné,

Une tige est sortie de David, une fleur de la racine de Jessé,

La personne de David est issue du sein de la Vierge sans péché
!

Voici la chair de notre chair, voici l'Enfant-avec- Dieu que
nous avons fait,

Restituant le plein héritage que Satan nous dérobaît,

Et son nom est appelé Admirable, Conseiller, Dieu-fort, Père-
du-Siècle-futur, Prince-de-la-Paix !

Poursuivez, je vous le dis, et entrez, car pour moi je reste où je suis.

Mais que chacun d'abord pour Jésus prépare ce présent qu'il a pris.

(Qui est fort bien né, comme l'atteste une étoile de cuivre, en ce lieu précis

Que garde de nos jours un soldat turc, la baïonnette au fusil.)

Puis frappez, et qu'à la Mère tout d'abord cette mère soit amenée,

Qui, tout le lait de la femme en fleur à ses yeux, apporte son fils premier-né ;

L'ignorant qui apporte son ignorance, le pécheur qui apporte son péché,

Le commis sans avenir, l'écrivain qui comprend qu'il n'a point de talent,

Le débauché à qui tout d'un coup se remet un cœur innocent,

L'officier qui apporte sa croix d'honneur, la veuve son anneau de mariage,

Et le vieillard le registre de sa vie avec le buvard à la dernière page.

Pour moi qui n'ai rien que l'on ne m'ait donné, content de vous avoir menés jusqu'ici,

Ainsi qu'un bon domestique je reste dehors dans la nuit,

Comme Moïse devant le Buisson ardent pendant que le Seigneur lui parlait,

Considérant, d'un cœur fervent et profondément satisfait,

Cette porte fermée que cependant traverse la splendeur du lait
!

Salut, femme à genoux dans la splendeur, première-née entre toutes les créatures !

Les abîmes n'étaient pas encore et déjà vous étiez conçue.

C'est vous qui avez fait que dans les cieux la lumière indéficiente est issue !

Quand il faisait une croix sur l'abîme, le Tout- Puissant avait placé devant lui votre figure,

Comme je l'ai devant moi dans mon cœur, ô grande fleur-de-lys, Vierge pure !

Vous avez porté votre créateur, vous l'avez engendré sous votre ceinture,

Marie, notre sœur, a cru, la femme a entouré l'homme, de toutes parts,

CORON A BENIGNITATIS

Un petit être nu est blotti sur le sein de la Déipare !

Comme le Fils sur le cœur de l'Ancien-des- Jours à qui est l'Amen et le Royaume !

Paradis raisonnable de Dieu, traîne-nous à l'odeur de tes baumes !

Comme Lui-même à qui dans son éternité manquait la douceur de votre lait.

« Ouvrez-moi, ma sœur, ma colombe, mon amie, mon immaculée ! »

Livre enfin l'homme à son Dieu, porte royale et descellée

O cœur des torrents de la nuit en qui d'un ineffable accord,

La couleur d'argent de la colombe se mêle à la pâleur de l'Or !

Cependant une rumeur confuse emplit la terre et les champs.

Il commence sur la terre un cri, il commence dans le ciel un chant.

Les pasteurs, crosses en mains sur le troupeau, figure de ceux de l'Église,

Ecoutent la bonne nouvelle qu'un Ange leur évangélise,

Et cette phrase : Gloire et Paix, dans le ciel ouvert qui d'un Ordre à l'autre est répétée,

Gloire dans la hauteur à Dieu et sur la terre Paix aux hommes de bonne volonté!

Le Prodiges qui parmi les blasphèmes tout-à-coup a le sentiment de la musique

Se lève, il veut voir, et de l'ongle gratte la vitre de la maison publique.

Car déjà les pasteurs se sont mis en marche et toute la terre s'ébranle derrière eux,

Au pas de ces joueurs de musette, parmi lesquels le plus vieux,

Portant le tambour de la compagnie que des deux mains il frappe à coups valeureux !

Peuples ! Iles ! entendez, nations englouties ! ô vous tous à qui l'on a fait tort !

Le dur Israël est rompu, la flamme de Dieu brille librement au dehors !

Une lumière est née à ceux qui habitaient la région de l'ombre de la mort !

« Voici que je briserai sur vous le joug de l'exacteur ainsi qu'au jour de Madian,

CORON A BENIGNITATIS

Vous avez été vendus pour rien, dit le Seigneur, et moi je vous rachèterai sans argent.

Ne crains point, ô ver ! Je ne t'ai point oublié. Est-ce qu'une mère oublie son enfant ?

Et si elle l'oubliait, et moi je ne t'oublierai pas, dit le Seigneur Dieu Tout-Puissant.

Qu'est cela qui m'est arrivé que mon peuple m'est enlevé gratis ?

Je n'ajouterai pas davantage que sur ma terre passe l'immonde et l'incirconcis.

Lève-toi de la poussière, ô captif, et entends mon nom en ce jour-ci :

Car moi-même qui vous parlais, dit le Seigneur, me voici ! »

Anges de la Perse et des Grecs ! Ange de Rome ! Ange du Nord et de ceux de la mer !

O pasteurs de peuples aveugles dans la nuit ! veilleurs d'une veillée amère !

Depuis assez longtemps comme un cri que les soldats répètent de tour en tour,

D'un bout du monde jusqu'à l'autre vous vous passez la question vers le jour !

Maintenant comme le sous-diacre du diacre, et celui-ci de l'officiant, lorsqu'il a reçu la paix,

S'en va vers le premier de ses frères ordonnés dans le chœur et le saluant avec respect,

Lui met les deux mains sur les épaules et la joue contre la joue :

Ainsi le messenger qui va d'un bagne à l'autre, annonçant la levée de l'écrou.

Et bientôt, au milieu de la fumée et de l'or et du feu, du pontife qui officie à l'autel,

Précédé de l'encensoir et des trompettes, se détache le cortège solennel

Du héraut qui monte à l'ambon, proclamant l'évangile universel !

« Il est né, le divin Enfant ! » Et vous aussi, quel est ce chant ! écoutez !

Vous, Anciens, que l'Enfer encore retient dans sa vaste capacité !

La racine obscurcie à la fleur de sa feuille sent éclore sa bénédiction.

L'arbre de Vie où naît le fruit éternel tressaille dans ses générations :

CORON A BENIGNITATIS

Voici le mâle admirable qu'une Vierge met dans les bras de Siméon !

Mères et patriarches, réjouissez-vous, ancêtres de Jésus-Christ !

De l'os qui est issu de vos os sort le Vengeur dont il est écrit.

Et bientôt au travers de tous les morts l'un sur l'autre engendrés qui le recouvrent,

La terre jusqu'au profond Adam tremble et s'entr'ouvre !

De la gêne et du noir cachot s'élèvent les voix exténuées

Des âmes gémissantes et disantes : O mon fils, tu es arrivé !

Jusqu'à ce que le Vivant lui-même demande passage à ce seuil
de la Mort qu'il n'a point créée,

Et que précédant l'Ame-Dieu, au Samedi de sa descente,

Un Ange d'un coup formidable heurte aux portes retentis-
santes !

Mais déjà l'aube blanchit sur le désert, de ce jour qui ne finira
plus,

Le point de notre premier jour chrétien, l'an Premier de la
grâce et de notre salut !

Ici-bas et ci-après Dieu est avec nous pour toujours,

Pour tant que nous serons à lui, et pas même ! car le propos en
nous est court.

Et tout de suite nous allons refaire le mal, mais nous avons un
recours

A ce cœur dans le tabernacle qui est si faible pour nous et si
plein d'amour !

C'est vraiment le jour de Noël tout d'or pur qu'aucun mal ne
corrode.

Demain, puisqu'il le faut, nous servirons le cruel Hérode,

Reprenant l'outil de l'artisan et le siège de l'employé.

Moi, j'habite la joie divine, comme Joseph le charpentier,

Voyant à côté de moi ce petit enfant, qui est Notre-Seigneur,

Et Marie, notre mère, qui ne dit rien, et conserve ces choses dans son cœur.

MÉMENTO POUR LE SAMEDI SOIR

Psaume d'Asaph, « Parce qu'Éternelle est Sa miséricorde »,

Psaume donné aux enfants de Coré pour la lyre décacorde,

Psaume du roi David quand il se cachait dans la caverne d'Adullam,

Psaume à cause de mon fils Absalon quand les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme,

Psaume du roi Salomon quand le Temple fut dédié,

Psaume de Jérémie et d'Ezéchiél pendant les Soixante-dix Années,

Cantique de Siméon, cantique de Zacharie, Élévation de la voix de Très-Sainte Vierge Marie,

Sur l'Empire terrassé Te Deum d'Augustin et d'Ambroise,

Vocifération dans les Conciles du Credo de Saint Athanase,

Séquence de Nottker, prose d'Adam de Saint- Victor,

Introït de la Grand'Messe de Pâques, entonné par le Procantor,

Chant perçant de l'orphelin, sanglot dans le cœur du sourd,

Et latin de Paul Claudel aux derniers jours !

Agréez cette voix étrange d'âge en âge et cette courte parole

D'une voix seule qui est au-dessus des autres voix comme le chant du rossignol.

COR ON A BENIGNITATIS

Poème de Paul Claudel qu'il composait en Asie, Loin de la vue de tous les hommes, au temps de la grande Apostasie,

Flûte basse sous le bruit profane insolente comme une trompette,

Articulation dans le chaos de la phrase forte et nette.

y 'ers arides et trait ardent de son cœur vers la patrie,

Comme il marchait le long des murs de Cambaluc, écoutant le coucou de Tartarie.

Ou sous un saule vermineux, près d'une grande tache de sel,

Sur une terre à moitié détruite, mangée d'eau sale et de ciel.

Ah, que ma langue se dessèche, expire en moi le souffle même,
Si mon âme jamais s'oublie de toi, Jérusalem !

Comme le voyageur sur sa bête qui soupire et regarde l'étoile interminable,

C'est ainsi que mon cœur désire vers les sources désirables !

Là c'est le même silence et c'est la même nuit, Mais le temps est derrière moi et je sais que tout est fini.

Et tout-à-coup, subit et pur, j'entends dans le vent du jour qui se lève

L'Oiseau du ciel qui reprend le Capitule et la Leçon brève.

CORON A BENIGNITATIS

PREMIÈRE STATION

C'est fini. Nous avons jugé Dieu et nous l'avons condamné à mort.

Nous ne voulons plus de Jésus-Christ avec nous, car il nous gêne.

Nous n'avons plus d'autre roi que César ! d'autre loi que le sang et l'or !

Cruficziez-le, si vous le voulez, mais débarrasseznous de lui ! qu'on l'emmène !

Toile! toile! Tant pis! puisqu'il le faut, qu'on l'immole et qu'on nous donne Barabbas !

Pilate siège au lieu qui est appelé Gabbatha.

« N'as-tu rien à dire? » dit Pilate. Et Jésus ne répond pas.

« — Je ne trouve aucun mal en cet homme », dit Pilate, mais bah !

CORON A BENIGNITATIS

Qu'il meure, puisque vous y tenez ! Je vous le donne. Ecce homo. »

Le voici, la couronne en tête et la pourpre sur le dos.

Une dernière fois vers nous ces yeux pleins de larmes et de sang !

Qu'y pouvons-nous? pas moyen de le garder avec nous plus longtemps.

Comme il était un scandale pour les Juifs, il est parmi nous un non-sens.

La sentence d'ailleurs est rendue, rien n'y manque, en langages hébraïque, grec et latin.

Et l'on voit la foule qui crie et le juge qui se lave les mains.

DEUXIÈME STATION

On lui rend ses vêtements et la croix lui est apportée.

« Salut », dit Jésus, « ô Croix que j'ai longtemps désirée ! »

Et toi, regarde, chrétien, et frémis ! Ah, quel instant solennel

Que celui où le Christ pour la première fois accepte la Croix éternelle !

O consommation en ce jour de l'arbre dans le Paradis !

Regarde, pécheur, et vois à quoi ton péché a servi.

Plus de crime sans un Dieu dessus et plus de croix sans le Christ !

Certes le malheur de l'homme est grand, mais nous n'avons rien à dire,

CORON A BENIGNITATIS

Car Dieu est maintenant dessus, qui est venu non pas expliquer, mais remplir.

Jésus reçoit la Croix comme nous recevons la Sainte Eucharistie :

« Nous lui donnons du bois pour son pain », comme il est dit par le prophète Jérémie.

Ah, que la croix est longue, et qu'elle est énorme et difficile !

Qu'elle est dure ! qu'elle est rigide ! que c'est lourd, le poids du pécheur inutile !

Que c'est long à porter pas à pas jusqu'à ce qu'on meurt dessus !

Est-ce vous qui allez porter cela tout seul Seigneur Jésus?

Rendez-moi patient à mon tour du bois que vous voulez que je supporte.

Car il nous faut porter la croix avant que la croix nous porte.

TROISIEME STATION

En marche ! victime et bourreaux à la fois, tout s'ébranle vers le Calvaire.

Dieu qu'on tire par le cou tout-à-coup chancelle et tombe à terre.

Qu'en dites vous, Seigneur, de cette première chute ?

Et puisque, maintenant, vous savez, qu'en pensez-vous ? cette minute

Où l'on tombe et où le faix mal chargé vous précipite !

Comment la trouvez-vous, cette terre que vous fîtes?

Ah! ce n'est pas la route du bien seulement qui est raboteuse.

CORON A BENIGNITATIS

Celle du mal, elle aussi, est perfide et vertigineuse !

Il n'est pas que d'y aller tout droit, il faut s'instruire pierre à pierre,

Et le pied y manque souvent, alors que le cœur persévère.

Ah, Seigneur, par ces genoux sacrés, ces deux genoux qui vous ont fait faute à la fois,

Par le haut-le-cœur soudain et la chute à l'entrée de l'horrible Voie,

Par l'embûche qui a réussi, par la terre que vous avez apprise,

Sauvez-nous du premier péché que l'on commet par surprise !

QUATRIÈME STATION

O mères qui avez vu mourir le premier et l'unique enfant,

Rappelez-vous cette nuit, la dernière, auprès du petit être gémissant,

L'eau qu'on essaye de faire boire, la glace, le thermomètre,

Et la mort qui vient peu à peu et qu'on ne peut plus méconnaître.

Mettez-lui ses pauvres souliers, changez-le de linge et de brassière.

Quelqu'un vient qui va me le prendre et le mettre dans la terre.

Adieu, mon bon petit enfant! adieu, ô chair de ma chair !

La quatrième Station est Marie qui a tout accepté.

CORON A BENIGNITATIS

Voici au coin de la rue qui attend le Trésor de toute Pauvreté.

Ses yeux n'ont point de pleurs, sa bouche n'a point de salive.

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus qui arrive.

Elle accepte. Elle accepte encore une fois. Le cri

Est sévèrement réprimé dans le cœur fort et strict.

Elle ne dit pas un mot et regarde Jésus-Christ.

La Mère regarde son Fils, l'Eglise son Rédempteur,

Son âme violemment va vers lui comme le cri du soldat qui meurt !

Elle se tient debout devant Dieu et lui offre son âme à lire.

Il n'y a rien dans son cœur qui refuse ou qui retire,

Pas une fibre en son cœur transpercé qui n'accepte et ne consente.

Et comme Dieu lui-même qui est là, elle est présente.

Elle accepte et regarde ce Fils qu'elle a conçu dans son sein.

Elle ne dit pas un mot et regarde le Saint des Saints.

CINQUIÈME STATION

L'instant vient où ça ne va plus et l'on ne peut plus avancer.

C'est là que nous trouvons jointure et où vous permettez

Qu'on nous emploie nous aussi, même de force, à votre Croix.

Tel Simon le Cyrénéen qu'on attelle à ce morceau de bois.

Il l'empoigne solidement et marche derrière Jésus,

Afin que rien de la Croix ne traîne et ne soit perdu.

COR ON A BENIGNITATIS

SIXIÈME STATION

Tous les disciples ont fui, Pierre lui-même renie avec transport !

Une femme au plus épais de l'insulte et au centre de la mort

Se jette et trouve Jésus et lui prend le visage entre les mains.

Enseignez-nous, Véronique, à braver le respect humain.

Car celui à qui Jésus-Christ n'est pas seulement une image,
mais vrai,

Aux autres hommes aussitôt devient désagréable et suspect.

Son plan de vie est à l'envers, ses motifs ne sont plus les leurs.

Il y a quelque chose en lui toujours qui échappe et qui est
ailleurs.

Un homme fait qui dit son chapelet et qui va impudemment à
confesse,

Qui fait maigre le vendredi et qu'on voit parmi les femmes à la
messe,

Cela fait rire et ça choque, c'est drôle et c'est irritant aussi.

Qu'il prenne garde à ce qu'il fait, car on a les yeux sur lui.

Qu'il prenne garde à chacun de ses pas, car il est un signe.

Car tout Chrétien de son Christ est l'image vraie quoique
indigne.

Et le visage qu'il montre est le reflet trivial

De cette Face de Dieu en son cœur, abominable et triomphale
!

Laissez-nous la regarder encore une fois,

Véronique, Sur le linge où vous l'avez recueillie, la face du

Saint Viatique.

Ce voile de lin pieux où Véronique a caché La face du Vendan-
geur au jour de son ébriété, Afin qu'éternellement son image s'y
attachât, Qui est faite de son sang, de ses larmes et de

nos crachats !

CORON A BENIGNITATIS

SEPTIÈME STATION

Ce n'est pas la pierre sous le pied, ni le licou

Tiré trop fort, c'est l'âme qui fait défaut tout à coup.

O milieu de notre vie! ô chute que l'on fait spontanément !

Quand l'aimant n'a plus de pôle et la foi plus de firmament,

Parce que la route est longue et parce que le terme est loin,

Parce que l'on est tout seul et que la consolation n'est point !

Longueur du temps ! dégoût en secret qui s'accroît

De l'injonction inflexible et de ce compagnon de bois!

C'est pourquoi on étend les deux bras à la fois comme quelqu'un qui nage !

Ce n'est plus sur les genoux qu'on tombe, c'est sur le visage.

Le corps tombe, il est vrai, et l'âme en même temps a consenti.

Sauvez-nous de la Seconde chute que l'on fait volontairement par ennui.

COR ON A BENIGNITATIS

HUITIÈME STATION

Avant qu'il ne monte une dernière fois sur la montagne,

Jésus lève le doigt et se tourne vers le peuple qui l'accompagne,

Quelques pauvres femmes en pleurs avec leurs enfants dans les bras.

Et nous, ne regardons pas seulement, écoutons Jésus, car il est là.

Ce n'est pas un homme qui lève le doigt au milieu de cette pauvre enluminure,

C'est Dieu qui pour notre salut n'a pas souffert seulement en peinture.

Ainsi cet homme était le Dieu Tout-Puissant, il est donc vrai !

Il est un jour où Dieu a souffert cela pour nous, en effet !

Quel est-il donc, le danger dont nous avons été rachetés à un tel prix?

Le salut de l'homme est-il si simple affaire que le Fils

Pour l'accomplir est obligé de s'arracher du sein du Père?

S'il va ainsi du Paradis, qu'est-ce donc que l'Enfer?

Que fera-t-on du bois mort, si l'on fait ainsi du bois vert?

CORON A BENIGNITATIS

NEUVIÈME STATION

« Je suis tombé encore, et, cette fois, c'est la fin.

Je voudrais me relever qu'il n'y a pas moyen.

Car on m'a pressé comme un fruit et l'homme que j'ai sur le dos est trop lourd.

J'ai fait le mal, et l'homme mort avec moi est trop lourd !

Mourons donc, car il est plus facile d'être à plat ventre que debout,

Moins de vivre que de mourir, et sur la croix que dessous. »

Sauvez-nous du Troisième péché qui est le désespoir !

Rien n'est encore perdu tant qu'il reste la mort à boire !

Et j'en ai fini de ce bois, mais il me reste le fer!

Jésus tombe une troisième fois, mais c'est au sommet du Calvaire.

COR ON A BENIGNITATIS

DIXIÈME STATION

Voici l'aire où le grain de froment céleste est égrugé.

Le Père est nu, le voile du Tabernacle est arraché.

La main est portée sur Dieu, la Chair de la Chair tressaille,

L'Univers en sa source atteint frémit jusqu'au fond de ses entrailles !

Nous, puisqu'ils ont pris la tunique et la robe sans couture,

Levons les yeux et osons regarder Jésus tout pur.

Ils ne vous ont rien laissé, Seigneur, ils ont tout pris,

La vêtue qui tient à la chair, comme aujourd'hui

On arrache sa coulle au moine et son voile à la vierge consacrée.

On a tout pris, il ne lui reste plus rien pour se cacher.

Il n'a plus aucune défense, il est nu comme un ver,

Il est livré à tous les hommes et découvert.

Quoi, c'est là votre Jésus! Il fait rire. Il est plein de coups et d'immondices.

Il relève des aliénistes et de la police.

Tauri pingues obséder unt me. Libéra me, Domine, de ore canis.

Il n'est pas le Christ. Il n'est pas le Fils de l'Homme. Il n'est pas Dieu.

Son évangile est menteur et son Père n'est pas aux cieux.

C'est un fou ! C'est un imposteur ! Qu'il parle ! Qu'il se taise!

Le valet d'Anne le soufflette et Renan le baise.

Ils ont tout pris. Mais il reste le sang écarlate.

Ils ont tout pris. Mais il reste la plaie qui éclate !

Dieu est caché. Mais il reste l'homme de douleur.

Dieu est caché. Il reste mon frère qui pleure!

CORON A BENIGNITATIS

Par votre humiliation, Seigneur, par votre honte,

Ayez pitié des vaincus, du faible que le fort surmonte !

Par l'horreur de ce dernier vêtement qu'on vous retire,

Ayez pitié de tous ceux qu'on déchire !

De l'enfant opéré trois fois que le médecin encourage,

Et du pauvre blessé dont on renouvelle les bandages,

De l'époux humilié, du fils près de sa mère qui meurt,

Et de ce terrible amour qu'il faut nous arracher du cœur !

ONZIEME STATION

Voici que Dieu n'est plus avec nous. Il est par terre.

La meute en tas l'a pris à la gorge comme un cerf.

Vous êtes donc venu ! Vous êtes vraiment avec nous, Seigneur
!

On s'est assis sur vous, on vous tient le genou sur le cœur.

Cette main que le bourreau tord, c'est la droite du Tout-
Puissant.

On a lié l'Agneau par les pieds, on attache l'Omniprésent.

On marque à la craie sur la croix sa hauteur et son envergure.

Et quand il va goûter de nos clous, nous allons voir sa figure.

CORON A BENIGNITATIS

Fils Éternel, dont la borne est votre seule Infinité,

La voici donc avec nous, cette place étroite que vous avez
convoitée !

Voici Elie sur le mort qui se couche de son long,

Voici le trône de David et la gloire de Salomon,

Voici le lit de notre amour avec Vous, puissant et dur !

Il est difficile à un Dieu de se faire à notre mesure.

On tire et le corps à demi disloqué craque et crie,

Il est bandé comme un pressoir, il est affreusement équarri.

Afin que le Prophète soit justifié qui l'a prédit en ces mots :

« Ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont énuméré tous mes os. »

Vous êtes pris, Seigneur, et ne pouvez plus échapper.

Vous êtes cloué sur la croix par les mains et par les pieds.

Je n'ai plus rien à chercher au ciel avec l'hérétique et le fou.

Ce Dieu est assez pour moi qui tient entre quatre clous.

CORON A BENIGNITATIS

DOUZIÈME STATION

Il souffrait tout à l'heure, c'est vrai, mais maintenant il va mourir.

La Grande Croix dans la nuit faiblement remue avec le Dieu qui respire.

Tout y est. Il n'y a plus qu'à laisser faire l'Instrument

Qui du joint de la double nature inépuisablement,

De la source du corps et de l'âme et de l'hypostase, exprime et tire

Toute la possibilité qui est en lui de souffrir.

Il est tout seul comme Adam quand il était seul dans l'Éden,

Il est pour trois heures seul et savoure le Vin,

L'ignorance invincible de l'homme dans le retrait de Dieu !
Notre hôte est appesanti et son front fléchit peu à peu.
Il ne voit plus sa Mère et son Père l'abandonne.
Il savoure la coupe et la mort lentement qui l'empoisonne.
N'en avez-Vous donc pas assez de ce vin aigre et mêlé d'eau,
Pour que Vous Vous redressiez tout-à-coup et criiez : Sitio ?
Vous avez soif, Seigneur? Est-ce à moi que Vous parlez?
Est-ce moi dont Vous avez besoin encore et de mes péchés?
Est-ce moi qui manque avant que tout soit consommé ?
CORON A BENIGNITATIS

TREIZIÈME STATION

Ici la Passion prend fin et la Compassion continue.

Le Christ n'est plus sur la Croix, il est avec Marie qui l'a reçu :

Comme elle l'accepta, promis, elle le reçoit, consommé.

Le Christ qui a souffert aux yeux de tous de nouveau au sein de sa Mère est caché.

L'Eglise entre ses bras à jamais prend charge de son bien-aimé.

Ce qui est de Dieu, et ce qui est de la Mère, et ce que l'homme a fait,

Tout cela sous son manteau est avec elle à jamais.

Elle l'a pris, elle voit, elle touche, elle prie, elle pleure, elle admire ;

Elle est le suaire et l'onguent, elle est la sépulture et la myrrhe,

Elle est le prêtre et l'autel et le vase et le Cénacle.

Ici finit la Croix et commence le Tabernacle.

CORON A BENIGNITATIS

QUATORZIÈME STATION

Le tombeau où le Christ qui est mort ayant souffert est mis,

Le trou à la hâte descellé pour qu'il dorme sa nuit,

Avant que le transpercé ressuscite et monte au Père,

Ce n'est pas seulement ce sépulcre neuf, c'est ma chair,

C'est l'homme, votre créature, qui est plus profond que la terre
!

Maintenant que son cœur est ouvert et maintenant que ses mains sont percées,

Il n'est plus de croix avec nous où son corps ne soit adapté,

Il n'est plus de péché en nous où la plaie ne corresponde !

Venez donc de l'autel où vous êtes caché vers nous, Sauveur
du monde !

Seigneur, que votre créature est ouverte et qu'elle est profonde
!

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

G.-K. Chesterton : LA BARBARIE DE BERLIN

LETTRES A UN VIEUX GARI- BALDIEN

Paul Claudel : TROIS POEMES DE GUERRE

Pierre Hamp : LA VICTOIRE DE LA FRANCE SUR LES
FRANÇAIS

P.-J. Jouve : VOUS ÊTES DES HOMMES

François Porche : IMAGES DE GUERRE

André Suarès : CLOCHES DE ROME

Volumes in-8 couronne à 3 fr. 50 POÉSIE :

Paul Claudel : CINQ GRANDES ODES DEUX POÈMES D'É-
TÉ Georges Duhamel : COMPAGNONS Henri Franck : LA
DANSE DEVANT L'ARCHE

Préface de Mme de Noailles Stéphane Mallarmé : POÉSIES

UN COUP DE DÉS François Porche : LE DESSOUS DU
MASQUE Rabindranath Tagore : L'OFFRANDE LYRIQUE (Prix
Nobel 1913)

Traduction A. Gide Francis Viélé-Griffin : LA LUMIÈRE DE GRÈCE Charles Vidrac : LIVRE D'AMOUR

ROMANS

Henri Bachelin : JULIETTE LA JOLIE J. Richard Bloch : LÉVY G.-K. Chesterton : LE NOMMÉ JEUDI Traduction J. Florence

LE NAPOLEON DE NOTTING HILL Traduction J. Florence
André Gide : ISABELLE, récit

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE LES CAVES DU VATICAN Comte de Gobineau : ADELAÏDE Pierre Hamp : LE RAIL

MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGNE VIEILLE HISTOIRE L'ENQUÊTE Valéry Larbaud : A. O. BARNABOOTH

Jack London : L'AMOUR DE LA VIE

Traduction P. Wenz Roger Martin du Gard : JEAN BAROIS
Ch.-L. Philippe : LA MÈRE ET L'ENFANT CHARLES BLANCHARD Jules Renard : L'ŒIL CLAIR Jean Schlumberger : L'INQUIÈTE PATERNITÉ Ernest Tisserand : UN CABINET DE PORTRAITS Charles Vidrac : DÉCOUVERTES

LITTÉRATURE

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. —

Du Classicisme. — Sur le vers libre) Jacques Rivière : ÉTUDES

(Baudelaire, Claudel, Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, etc.)
André Suarès : TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoiewsky)

ESSAIS André Suarès : PORTRAITS Albert Thibaudet : LES
HEURES DE L'ACROPOLE

Volumes in-8 couronne à 2 fr. \$0

Coventry Patmore : POÈMES

Traduction P. Claudel Léon-Paul Fargue : POÈMES

André Gide : SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES J. Keats :
LETTRES A FANNY BRAWNE

Traduction des Garets O.-W. Milosz : MIGUEL MANARA

Mystère en 6 tableaux Ch.-L. Philippe : LA MÈRE ET L'EN-
FANT Jean Schlumberger : LES FILS LOUVERNE

Volume in-4 couronne à 5 fr.

Léon-Paul Fargue : POUR LA MUSIQUE

Volume in-8 raisin à 10 fr.

A. Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 carré à. 10 fr. net Henrik Ibsen : ŒUVRES COM-
PLÈTES, Tome 1"

Volumes in-8 tellière à 7 fr. \$0

André Gide : ISABELLE

(ire édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires) Ra-
bindranath Tagore : L'OFFRANDE LYRIQUE

Traduction A. Gide, ire édition sur vergé d'Arches, tirée
à 500 exemplaires

POUR PARAITRE

Jean Richard Bloch : ET O8

Bernard Combette : DES HOMMES

Henri Franck : LETTRES A QUELQUES AMIS

Comte de Gobineau : MADEMOISELLE IRNOIS

Pierre Hamp : GENS

Valéry Larbaud : ENFANTINES

George Meredith : LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP

Traduction A. Monod

SHAGPAT RASÉ

Traduction H. BoussINESQ_ et A. Galland Charles-Louis Phi-
lippe : CONTES DU MATIN Arthur Rimbaud : EBAUCHES An-
dré Salmon : MONSTRES CHOISIS Robert-Louis Stevenson :
DANS LES MERS DU SUD André Suarès : BOUCLIER DU
ZODIAQUE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE OCTOBRE MIL NEUF
CENT QUINZE, PAR L'IMPRIMERIE JULIEN CRÉMIER, RUE
PIERRE-DUPONT, SURESNES, SEINE.

PQ

Claudé, Paul

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/coronabenignitatooclau>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.